

11.17

LES BOURGEOIS

DES

MÉTIER S

OU

LE MARTYR DE LA PATRIE

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

Par **M. Gustave VAEZ**

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'ODÉON
(Second théâtre français), le 15 Mai 1849.



PARIS

BECK, EDITEUR,

RUE GIT-LE-CŒUR, 12.

TRESSE, successeur de J.-N. BARBA, Palais-Royal.

—
1849

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

PERSONNAGES.

AGNEESSENS, tourneur de chaises.....
VAN YPEN, maître étainier.....
DESMET, maître tailleur.....
DEPUTTE, apothicaire.....
JOSSE, petit garçon, fils de Deputte.....
NICOLAS.....
DEBRUYN, boulanger.....
JACQUES, fils de Van Ypen.....
LE MARQUIS DE PRIÉ, gouverneur.....
LE BARON DE NEUDORF, son secrétaire.....
LE COLONEL FALK.....
ALBERT.....
LE CHANCELIER.....
LE GREFFIER.....
UN RELIGIEUX.....
UN FACTIONNAIRE.....
UN ÉMEUTIER.....
UN CAPITAINE.....
GERTRUDE, femme d'Agneessens.....
MARIE, sa fille.....
THÉRESE, fille de Desmet.....
L'ARCHIDUCHESSÉ MARIE-ÉLISABETH.....
Bourgeois, Peuple, Soldats, Juges, Hérauts et Pages.....

ACTEURS.

MM. ALEXANDRE.
BEAUMONT.
MONTET.
ANSELME.
HENRIETTE.
ROGER.
OSMONT.
GAUDÉ.
HARVILLE.
MORREAU-SAINTE.
BARBIER.
LAROCHELLE.
BUSSON.
FORESTIER.
JANVIER.
MARTIAL.
ERNEST.
M^{me} FRANTZIA.
ROGER.
TALINI-PAZAT.
BAPTISTE.

La scène se passe à Bruxelles.

MM. les directeurs des départements qui voudraient monter cet ouvrage sont priés d'écrire *franco* à M. Beck, rue Gil-le-Cœur, 42. Une notice pour la mise en scène leur sera envoyée gratis.

LES
BOURGEOIS DES MÉTIERS

OU
LE MARTYR DE LA PATRIE

ACTE PREMIER.

1706

PREMIER TABLEAU.

Un carrefour. A gauche, la maison de Van Ypen, à droite, sur un piédestal entouré d'une grille, la petite statue-fontaine nommée le **MANNEREN-PIS**.

SCENE PREMIERE.

DESMET, VAN YPEN, *se rencontrant.*

DESMET. Ah! maître Van Ypen.

VAN YPEN. Maître Desmet, serviteur... Où allez-vous comme ça ?

DESMET. Chez notre ami Deputte, l'apothicaire.

VAN YPEN. Lui prendre mesure d'un pourpoint ?

DESMET. Non. C'est Thérèse, ma petite-fille, qui a la coqueluche, et je cours...

VAN YPEN. Et que dit-on dans Bruxelles, ce soir ?

DESMET. On se rassemble, on discute, on se demande ce que tout ça deviendra.

VAN YPEN. Il est vrai que notre position est singulière : avoir à nous prononcer entre deux rois qui se disputent l'Espagne, à laquelle nous appartenons, et ne pas savoir s'il faut garder Philippe V, ou prendre Charles III.

DESMET. Malheureusement, on n'est pas d'accord.

VAN YPEN. A commencer par nous, qui nous nous sommes disputés hier.

DESMET. J'ai pensé à tout ce que vous m'avez dit en faveur de votre opinion.

VAN YPEN. C'est comme moi, j'ai réfléchi aux raisons qui vous mettent du parti contraire.

DESMET. Nous ne sommes peut-être pas très éloignés de nous entendre.

VAN YPEN. Je le crois... vos raisonnements étaient très justes.

DESMET. Les vôtres ne l'étaient pas moins, et ils m'ont convaincu.

VAN YPEN. Comment!

DESMET. Je suis de votre parti.

VAN YPEN. Et moi qui suis devenu du vôtre.

DESMET. Ah! bah!... Vous voilà de mon avis maintenant que je n'en suis plus ?

VAN YPEN. Voilà que vous n'en êtes plus, après m'en avoir mis?... Que diable!... on a une opinion.

DESMET. Puisque j'adopte la vôtre.

VAN YPEN. Il fallait me la laisser alors.

DESMET. Enfin, nous voilà aussi avancés que nous l'étions hier.

VAN YPEN. Ah! voici justement notre ami l'apothicaire Deputte, qui nous mettra peut-être d'accord.

SCENE II.

LES MÊMES, DEPUTTE, *tenant le petit JOSSE à la main.*

DEPUTTE, à *Josse*. Non, Monsieur, je ne veux pas que vous jouiez avec les petits capons des rues.

JOSSE. Et je veux, moi, na!

DESMET. Bonjour, Deputte.

DEPUTTE. Tiens! tiens!.. Qu'est-ce qu'on dit, Josse?... Bonjour, monsieur Desmet; bonjour, monsieur Van Ypen.

JOSSE. Non; ils sont trop laids.

DEPUTTE. Eh bien! Monsieur.

VAN YPEN, *riant*. Il est gentil.

DEPUTTE, à *Van Ypen*. Taisez-vous, il me fait rougir avec sa franchise.

DESMET. Les enfants donnent bien de l'embaras. J'allais à votre boutique pour ma petite Thérèse.

DEPUTTE. Je sais. Je lui préparerai quelque

chose, que je vous enverrai par mon garçon... Restez tranquille, Josse.—Vous étiez à causer?..

DESMET. Des affaires du temps...

VAN YPEN. Qui ne marchent pas très bien.

DEPUTTE. Mon Dieu ! voilà que vous allez encore vous plaindre. Il ne me semble pas que les choses marchent si mal.

VAN YPEN. Oh ! nous vous connaissons, monsieur l'optimiste.

DEPUTTE. Vous êtes étainier... vous, tailleur... moi, apothicaire ; dans tous les temps on achète des pots d'étain, on s'habille et on se purge ; nous faisons donc nos affaires honnêtement, sans rien devoir à personne ; le soir, nous buvons notre verre de faro et nous dormons là-dessus ; cela doit nous suffire, et nous n'avons pas besoin de nous mêler d'autre chose.

DESMET. Cependant, ça ne peut pas durer comme ça.

DEPUTTE. Pourquoi ?

VAN YPEN. Parce que... parce qu'il nous faut un gouvernement.

DEPUTTE. Mais puisque tout va bien, pourquoi vouloir changer ?

DESMET. Il ne s'agit pas de changer, il s'agit de choisir, puisque nous appartenions à Charles II, le roi d'Espagne...

DEPUTTE. Nous étions très bien.

DESMET. Oui, mais comme il est mort...

JOSSE. Ça m'ennuie !

DEPUTTE. Voulez-vous bien vous taire... Si vous êtes sage, je vous donnerai une biscotte.

JOSSE. Tout de suite !

DEPUTTE. La voilà, mais soyez sage.

DESMET. Bref ! Charles II est mort, et il a nommé pour successeur le duc d'Anjou, que nous avons inauguré sous le nom de Philippe V, n'est-ce pas ?

VAN YPEN. Pendant quatre ans, nous avons eu ce souverain-là.

DEPUTTE. Pourquoi ne pas continuer ? Voilà ce que je demande.

VAN YPEN. Mais vous savez bien que ce n'est pas nous, bons bourgeois de Bruxelles, qui ne voulons pas continuer. Puisque Philippe V était roi d'Espagne, il était naturellement duc de Lothier, Brabant et Limbourg.

DEPUTTE. Eh bien ? alors...

DESMET. Eh bien !.. c'est l'empereur d'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande qui ont nommé un autre roi d'Espagne.

DEPUTTE. Qu'avaient-ils besoin de se mêler de ça ?...

VAN YPEN. Enfin, ils s'en mêlent, et cela fait que nous avons deux souverains, qui nous envoient chacun leur gouverneur, sans que nous sachions s'il faut obéir au duc Maximilien, pour Philippe V, ou bien au comte de Zinzendorf, pour Charles III.

JOSSE. Ça m'ennuie !

DEPUTTE. Silence !

DESMET. Comprenez-vous maintenant ?

DEPUTTE. C'est très embarrassant...

VAN YPEN. Vous dites toujours : c'est bien comme ça, c'est bien comme ci ; mais quand c'est en même temps comme ci et comme ça, et qu'on est forcé de choisir entre ci et ça...

DEPUTTE. Tout s'arrangera peut-être de soi-même.

SCENE III.

LES MÊMES, NICOLAS*.

NICOLAS. Des rassemblements ! bravo ! je viens les grossir, je me mets à la tête des mécontents.

DEPUTTE. Il n'y a pas de mécontents ici.

NICOLAS. Il n'y a pas de mécontents ? Comment appelez-vous les groupes qui se forment dans toutes les rues ? Comment est-ce que vous m'appelez, moi ? qui suis... très mécontent.

VAN YPEN. Pourquoi ?

NICOLAS. On dit que les États de Brabant vont se prononcer pour Charles III.

DESMET. Ils ont raison.

NICOLAS. Ils ont tort. Notre ancien gouverneur, est pour Philippe V ; nous devons suivre son exemple aveuglément ; attendu qu'il a été le protecteur des bourgeois de Bruxelles.

DESMET. Et qu'il vous a nommé valet-de-chambre du Manneken-Pis que voilà.

TOUS, riant. Ah ! ah ! ah !

NICOLAS. Oui, la voilà, sur son piédestal. Et vous, qui riez ; vous, qui êtes de Bruxelles, faut-il vous dire que cette petite statue est le palladium de la ville ? Que depuis les âges les plus reculés, la vénération publique entoure ce gracieux enfant tout nu, qui sert de fontaine...

DESMET. D'une manière un peu...

DEPUTTE. Mythologique.

NICOLAS. Oui, je suis son valet-de-chambre ; oui, j'ai la charge glorieuse de lui mettre, deux fois par an, son habit de cour et son épée aux jours de grande réjouissance. Et il me paie, pour cela, deux cents florins d'appointements, sur son propre revenu... Et ce sont des princes et des rois, Charles-Quint en tête, qui ont monté sa garde-robe... et plusieurs souverains l'ont décoré du cordon de leur ordre. Il me semble que voilà des honneurs dont nous pouvons être fiers tous les deux. Ils sont plutôt pour lui, je ne dis pas, mais enfin, comme je l'approche, il en rejaillit quelque chose sur moi.

TOUS. Ah ! ah ! ah ! (Quelques hommes du peuple passent au fond, s'arrêtent et forment un groupe animé.)

* Desmet, Van Ypen, Nicolas, Deputte, Josse.

DESMET. Il est plaisant avec son orgueil.

VAN YPEN. Il faudrait que nous fussions pour Philippe V, parce que c'est l'opinion de M. Nicolas...

JOSSE. Ça m'ennuie!

DEPUTTE. Silence!

VAN YPEN, à Nicolas. Et vous ne songez pas que repousser Charles III, c'est nous exposer à un siège, attendu que ses troupes sont à une lieue de Bruxelles, sous les ordres du général Malborough.

DEPUTTE. Ah! si le général Malborough est en marche...

NICOLAS. Vous en avez donc bien peur, de votre général Malborough. Ah! ah! ah! les Français ont fait une chanson sur lui.

JOSSE, chantant.

« Malborough s'en va-t'en guerre. »

NICOLAS. Le petit pharmacien la connaît.

DEPUTTE, à Josse. Taisez-vous!.. Cet enfant-là est capable de me compromettre.

VAN YPEN. S'il va chanter ça quand le général fera son entrée...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DEBRUYN.

DEBRUYN, aux hommes du peuple. C'est une horreur! une infamie!

DEPUTTE. Voilà le boulanger Debruyen à présent.

DEBRUYN. Savez-vous ce qui se passe? Les Autrichiens ne sont pas encore établis de droit dans le pays, et déjà ils font opérer par leur police une arrestation.

TOUS. Une arrestation! (Le petit Josse profite du moment pour s'échapper.)

DEPUTTE. Un malfaiteur, sans doute.

DEBRUYN. Du tout. Il paraît que c'est un individu qui a déjà été prisonnier, dix ans dans la forteresse d'Olmütz...

VAN YPEN. Dix ans! le pauvre homme!

DESMET. Et il s'est échappé?

DEBRUYN. Et au moment où il se croit en sûreté à Bruxelles, le comte de Zinzendorf fait mettre la main sur lui.

NICOLAS. C'est une horreur!

DEBRUYN. Et il va être reconduit à son cachot dans une voiture cadenassée.

NICOLAS. J'en ai la chair de poule.

DEPUTTE. C'est quelque criminel d'État.

DEBRUYN. On assure que cet inconnu est victime d'une vengeance particulière. (Il va rejoindre le groupe du peuple.)

NICOLAS. Et les États de Brabant auraient la faiblesse de se prononcer pour l'Autrichien?.. Est-ce qu'ils ont le droit de décider ça tout seuls, d'abord?

* Josse, Deputte, Nicolas, Debruyen, Desmet, Van Ypen...

DESMET. N'aurait-il pas fallu consulter le valet de chambre de...

NICOLAS. Je ne dis pas ça, je ne dis pas ça. Mais, parmi les doyens des métiers, il y a des têtes qui en valent bien d'autres, à commencer par maître Agneessens, mon parrain, le syndic de la nation de Saint-Nicolas.

VAN YPEN. Ah! mon ami Agneessens! je le crois bien.

DEPUTTE. Voilà un brave homme!

DESMET. Un digne, un bon bourgeois!

VAN YPEN. Et qui se sacrifierait pour ceux de Bruxelles, savez-vous?.. Et avec cela, si simple: quand il vous a tenu tête à un gouverneur, avec fermé, pendant des heures de suite à l'Hôtel-de-Ville, il s'en retourne chez lui, auprès de ses enfants et de sa femme, et il reprend tranquillement son métier de tourneur de chaises.

DESMET. Dieu lui accorde une longue vie!

VAN YPEN. C'est ce que nous devons désirer tous, car il est le défenseur de nos libertés!..

LE PEUPLE. Non, non! vive Charles III!.. A bas! A bas! Vive Philippe V.

NICOLAS. On commence à s'entendre!

DEPUTTE. Et mon petit polisson qui s'est échappé! Où vais-je le retrouver à présent?.. (Il sort en appelant.) Josse, Josse.

LE PEUPLE. A bas! à bas! — Vive Charles III! Vive Philippe V!

VAN YPEN. Mes amis! mes amis! ne vous battez pas! Tenez! tenez! voici Agneessens!

LE PEUPLE. Agneessens!.. (Ils se rangent avec respect.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, AGNEESSENS.

AGNEESSENS. Qu'est-ce que c'est, mes amis? On s'échauffe, on se dispute!.. Nous avons eu bien assez de malheurs déjà, n'allons pas y ajouter les discordes. Que vous importe auquel des deux souverains vous appartiendrez, puisqu'aussi bien ils vous sont étrangers l'un et l'autre, et qu'ils resteront dans leurs États sans jamais venir parmi vous. Laissez Dieu se charger de vous conduire, et fiez-vous à votre vieux doyen pour défendre vos droits.

DEBRUYN ET LE PEUPLE. Il a raison... il a raison!

AGNEESSENS. Retournez donc à votre travail.

DEBRUYN ET LE PEUPLE. Oui! oui! vive Agneessens!.. (La foule se retire.)

AGNEESSENS, aux bourgeois. Et maintenant, bonjour... (A Van Ypen.) Bonjour, mon vieil ami.

VAN YPEN. Comme ils vous obéissent.

AGNEESSENS. Ils savent que je leur suis dévoué.

DESMET. Aussi, je ne conseillerais à personne de toucher à un cheveu de votre tête.

AGNESSENS. Mais, dites-moi, n'avez-vous rien appris d'un acte inouï d'arbitraire que viennent d'accomplir en pleine rue les gens du gouverneur autrichien ?

NICOLAS. Oui, oui... Debruyne était là, il a tout vu.

AGNESSENS, à Debruyne. Le signalement du prisonnier ?

DEBRUYNE. Par exemple, je n'ai pu distinguer ses traits, car à peine les gardes avaient-ils mis la main sur lui, qu'ils lui ont appliqué un masque de velours sur le visage !

VOUS. Un masque !

NICOLAS, De peur, sans doute, qu'il ne fût reconnu.

VAN YPEN. Auriez-vous idée de ce que peut être ce malheureux ?

AGNESSENS. Dieu veuille que mes pressentiments me trompent !

DEBRUYNE. Attendez!.. je me rappelle... au milieu d'un groupe où il se débattait contre les soldats... oui, ce ne peut être que lui... il me semble qu'il a prononcé votre nom.

AGNESSENS. Mon nom ? il a prononcé mon nom ? êtes-vous bien sûr ?

DEBRUYNE. Je ne jurerais pas que ce fût précisément lui. Il y avait tant de monde !

DESMET. Il a révé cela.

NICOLAS. C'est égal ! oh ! les Autrichiens !.. J'espère bien que ce n'est pas à eux que nous appartenons !

AGNESSENS. Eh ! qu'est-ce que cela vous fait, à vous ?

NICOLAS. Ah ! mon parrain ! dites cela au peuple, vous avez raison ; mais un fonctionnaire doit avoir une opinion.

VAN YPEN. Votre opinion n'a pas le sens commun, vouloir garder Philippe V !

AGNESSENS. Tiens ! c'était hier votre avis.

VAN YPEN. C'est vrai ; mais j'ai eu une discussion à ce sujet avec Desmet, et...

AGNESSENS. Je reconnais bien là mon vieil ami Van Ypen... brave et excellent homme, mais toujours de l'avis du dernier qui lui parle... c'est faiblesse, et il faut vous en défier, car, par faiblesse, un homme commet souvent des fautes que condamne sa propre conscience, mais dont elle ne suffit pas à le garantir.

NICOLAS. Vouloir un prince autrichien qui va nous envoyer des gouverneurs et des régiments de sa nation.

DESMET. Eh bien ! si Agnessens croit que nous serons plus heureux...

AGNESSENS. Plus heureux ! je n'y compte pas.

NICOLAS. Alors, si vous n'avez pas de but...

AGNESSENS. J'en ai un.

NICOLAS. Lequel ?

VAN YPEN. Vous croyez qu'il va s'amuser à vous le dire.

AGNESSENS. Pourquoi non ?.. Si j'étais un conspirateur, je prendrais soin de me taire ; mais tous mes projets se bornent à laisser s'accomplir l'œuvre de Dieu, je ne crains pas que les hommes y mettent obstacle. Or, Dieu fait bien ce qu'il fait, et pour atteindre aux destinées qu'il nous réserve, il nous faudra passer, je crois, par la domination de plusieurs maîtres étrangers. L'Espagne a fait son temps, elle s'est usée par l'ineptie, par les rapines de ses gouverneurs, et par les cruautés de l'un d'eux, le duc d'Albe... L'Espagne s'est entamée elle-même avec la hache qui a fait tomber la tête d'Égmont. Si maintenant j'appelle de mes vœux Charles III l'Autrichien, croyez-vous que j'attende quelque chose de l'Autriche, ou que je l'aime ?.. Non... Je l'appelle, parce que plus tôt commencera son règne, plus tôt viendra le temps qui doit le voir finir... Après l'Autriche, d'autres, sans doute, seront encore nos maîtres ; mais à la longue, après que toutes ces dominations se seront succédées... pendant un siècle encore peut-être, l'étranger saura qu'il s'use chez nous, comme le fourreau s'use à la lame, et nos provinces aujourd'hui divisées de vues et d'intérêts, auront compris que la force est dans l'union. Alors, le jour marqué sera venu, ces provinces ne seront plus ni espagnoles, ni autrichiennes, car chaque peuple revendiquera le droit que Dieu a donné à l'homme, celui de son indépendance et de sa liberté.

à VAN YPEN. Voilà qui est parler.

NICOLAS. Je n'ai rien compris.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DEPUTÉ, avec le petit Josse.

DEPUTÉ. Et ne me quittez plus, patit polisson... Ah ! vous êtes encore là ?.. Serviteur, maître Agnessens... Vous savez la nouvelle ?

AGNESSENS. Quoi donc ?

DEPUTÉ. Tout va bien. Les États de Brabant ont envoyé une députation au général des alliés pour lui offrir de reconnaître Charles III, sous la condition que nos droits et privilèges seraient maintenus.

AGNESSENS. Et sait-on si...

DEPUTÉ. Les députés sont de retour ?.. Je viens de les voir, ils allaient à la chancellerie... Tout est convenu, la joyeuse entrée est promise... dans une heure Malborough sera à Bruxelles.

CRIS, au dehors. Vive Charles III !

VAN YPEN. Entendez-vous les cris de joie du peuple ?

DEPUTÉ. Tout va bien, tout va bien.

NICOLAS. Oui, demain, vous verrez les changements, les bouleversements, les... et vous me direz s'ils sont à votre avantage.

AGNESSENS. Nous voilà sujets de l'Autriche !..

Sachons faire respecter nos lois, les privilèges de notre joyeuse entrée, et pour le reste : espoir en Dieu !

VAN YPEN et DESMET. C'est cela, espoir en Dieu !. (*Entre une foule de peuple entourant des soldats qui conduisent un prisonnier masqué.*)

DEBRUYN. Tenez ! le voilà, le voilà !

AGNEESSENS. Qui donc ?

NICOLAS. Le prisonnier mystérieux.

LE CAPITAINE, à la foule. Arrière ! arrière !

AGNEESSENS. Rien ! je ne distingue rien... ce masque maudit !... Mon Dieu ! si c'était lui !... si c'était... (*Une pierre enveloppée d'un papier est lancée hors du groupe de soldats.*)

NICOLAS. Un papier ! (*Il le ramasse vivement ; les soldats refoulent le peuple et s'éloignent avec le prisonnier.*) Ils sont partis !

AGNEESSENS. Lisez ! lisez !

NICOLAS, *dépliant le papier et lisant.* « Qui que vous soyez, au nom de la pitié due au malheur, remettez cet écrit, sans le lire, au doyen Agneessens. »

AGNEESSENS, *vivement.* A moi !... donnez ! donnez !...

DEPUTTE. Je vais donc savoir quelque chose.

AGNEESSENS, *après avoir parcouru rapidement le papier.* Malheureux ! c'est bien lui ! (*Roulement de tambours au lointain. Le peuple traverse la rue en criant : Vive Charles III !... Vive Malborough !...*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

1716

DEUXIÈME TABLEAU.

Dans la maison d'Agneessens.

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, JACQUES, MARIE.

GERTRUDE. Huit heures viennent de sonner à Sainte-Gudule et votre père ne rentre pas.

MARIE, *assise, travaillant.* La séance aura peut-être duré longtemps à l'Hôtel-de-Ville.

JACQUES. C'est probable, mademoiselle Marie ; et puis, vous savez bien, dame Gertrude, que tous les bourgeois viennent à leur porte pour saluer votre mari quand il passe ; on lui serre la main, on le retient à causer, car le doyen Agneessens est aimé de tout le monde à Bruxelles.

MARIE. Oh ! oui, Jacques, c'est bien vrai !

GERTRUDE. Et c'est justement ce qui fait que je n'ai pas un jour de sécurité, depuis dix ans que les Autrichiens sont ici. Quand ce roi, qu'on nous a donné, s'est vu élire après cela empereur d'Allemagne, il avait choisi, dit-on, un bon gouverneur pour nous : le prince Eugène ; et voilà qu'il lui prend envie d'aller se battre contre les Turcs, et qu'il envoie ici, à sa place, le marquis de Prié.

JACQUES. Qui voudrait nous enlever tous nos privilèges, mais Agneessens est là.

GERTRUDE. Je voudrais voir cesser toutes ces disputes avec le gouverneur, parce qu'il finira toujours par l'emporter sur des bourgeois. Que peuvent contre lui un tourneur de chaises comme Agneessens, ou bien un potier d'étain comme Van Ypen, votre père ?

JACQUES. Rien, s'ils étaient seuls ; mais ce sont les doyens de leurs métiers.

GERTRUDE. C'est égal, chaque fois qu'Agneessens demeure aussi longtemps dehors...

JACQUES. J'irai au-devant de lui, si vous le voulez, mademoiselle Marie ?

MARIE. Je me le rappelle, mon père m'a dit en sortant qu'il ne rentrerait que pour souper.

GERTRUDE. Je suis plus tranquille alors, et je vais tout préparer...

MARIE. Jacques, voulez-vous tenir cet écheveau de laine ?

JACQUES. Bien volontiers, mademoiselle Marie.

GERTRUDE, *lui souriant.* Cela vaut mieux que d'être envoyé dehors, n'est-ce pas ? (*Avec bonté.*) Causez, causez, mes enfants... et moi, je vais soigner pour le souper. (*Elle sort.*)

SCENE II.

MARIE, JACQUES.

JACQUES. Marie, avez-vous entendu ce que vient de dire votre mère ?

MARIE. Oui.

JACQUES, *se mettant à genoux auprès de Marie.* Elle ne s'est pas trompée. J'aime mieux rester ici, auprès de vous. Quand je m'éloigne de cette maison, il me semble que je suis dans un monde étranger, où le jour est moins clair, où l'air est pesant à respirer. Tout me paraît triste, je n'ai de courage à rien. Puis, lorsque j'entre ici et que je vous vois, Marie, je me retrouve dans mon pays, le soleil brille, je respire soulagé ; tout est joyeux à mes regards, et je me sens capable de tout entreprendre pour obtenir que vous soyez ma femme.

MARIE. Moi aussi je vous aime, et je suis bien heureuse quand vous me parlez ainsi. Oh ! oui, bien heureuse ! Si l'une de ces bonnes fées auxquelles je croyais dans mon enfance, venait me dire de former un souhait, je ne lui demanderais pas autre chose que de rester dans mon sort, pourvu que je fusse aimée de vous.

JACQUES. Chère Marie !

MARIE, se levant. Capable de tout entreprendre, dites-vous, pour que je sois votre femme ?

JACQUES. Oh ! oui.

MARIE. Le moyen est bien simple, il faut tout dire à mon père.

JACQUES. Je n'oserais jamais.

MARIE. Pourquoi ?.. s'il n'y a rien dans notre raison qui blâme notre attachement, si notre amour est tel que des parents doivent le souhaiter pour leur fille, pourquoi rougiriez-vous de le faire connaître ?

JACQUES. Rougir ! oh ! ce n'est pas cela ; mais j'ai peur, je tremblerai, car vous demander, Marie, demander que vous me soyez donnée, c'est bien plus que si, prêt à mourir, à être damné, je demandais la vie ou le paradis ! oui, la mort, la perte de mon âme, je les redouterais moins que de ne pas vous obtenir.

MARIE. Vous êtes un païen !

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERTRUDE, AGNEESSENS, venant du dehors.

GERTRUDE. Le voilà ! je l'ai aperçu de loin.

MARIE. Mon père !

GERTRUDE. Nous étions dans une inquiétude...

AGNEESSENS. Et pourquoi ?.. que voulez-vous qu'il m'arrive ?.. Bonjour, Jacques... Embrassez-moi, ma fille.

MARIE, approchant une chaise. Et asseyez-vous, mon père, car vous devez être fatigué.

AGNEESSENS. Je ne dis pas non... Quatre heures à l'Hôtel-de-Ville !

GERTRUDE. Et pourquoi faire... je vous le demande ?

AGNEESSENS. Femme, vous êtes une bonne ménagère, à toute heure vous veillez pour que tout marche bien au logis, pour qu'il ne se fasse pas d'injustice et que des larrons ne viennent pas nous dérober ce que nous avons de plus précieux. Voilà ce que vous faites dans la maison, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est aussi ce que nous faisons à l'Hôtel-de-Ville.

GERTRUDE. Pourquoi faut-il que vous vous mêliez de ça ? comme si vous n'étiez pas assez compromis déjà depuis dix ans que vous réclamez pour ce criminel d'État, enfermé dans la citadelle d'Olmütz.

AGNEESSENS, se levant. Femme, ne parlons jamais de cela.

GERTRUDE. Quel est donc ce secret ? quel est ce prisonnier ?

AGNEESSENS. Je vous le répète, ce n'est pas un criminel d'État, mais un ami malheureux, poursuivi par la vengeance d'un grand seigneur.

GERTRUDE. Et vous voulez lutter ?..

AGNEESSENS. Pour le bon droit... jusqu'à la mort !..

GERTRUDE. Et le gouverneur autrichien se fâchera contre vous, lui ou son secrétaire, ce mauvais sujet de baron de Neudorf, que vous avez chassé d'ici... Il y avait des raisons pour cela, je ne dis pas... mais enfin, l'on vous mettra quelque jour en prison, comme votre protégé.

MARIE. En prison !

JACQUES. Les portes seraient bien vite enfoncées.

AGNEESSENS, à sa femme. Parlons de ce qui regarde votre gouvernement à vous : Ce soir, nous aurons quelques amis à souper... (A Jacques.) Votre père... l'apothicaire Deputte... Desmet, avec sa fille... (A Marie.) Votre amie Thérèse. Ainsi, femme, il s'agit...

GERTRUDE. Mais je ne comptais pas sur tant de monde, moi...

AGNEESSENS. Eh bien ! vous décrochez le jambon qui est pendu au grenier.

GERTRUDE. Nous le gardions pour la kermesse.

AGNEESSENS. Eh bien ! pour la kermesse nous ferons venir de Malines un autre jambon. Mais, avec toutes ces permanences à l'Hôtel-de-Ville, le tourneur de chaises néglige un peu ses affaires... Jacques, vous allez m'aider pour quelques écritures, n'est-ce pas ?

JACQUES, avec contentement. Bien volontiers !

GERTRUDE. Moi, je vais à la cuisine... (Elle sort.)

AGNEESSENS. C'est cela... Et vous, Marie, prenez votre rouet...

MARIE. Oui, bon père.

AGNEESSENS. Ça me réjouit le cœur de vous avoir près de moi.

MARIE, revenant avec son rouet, bas à Jacques. Parlez-lui.

JACQUES. Si j'attendais à ce soir ?

MARIE. Non, maintenant.

AGNEESSENS, tout en feuilletant son livre. Vous êtes venu de bonne heure, Jacques, est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

JACQUES. Non, maître Agneessens... (Voyant les signes que lui fait Marie.) C'est-à-dire, oui... je voudrais... mais, dans ce moment, vous avez besoin de moi.

AGNEESSENS. Ce n'est donc pas bien pressé ? Alors, mettez-vous là et écrivez... (Il donne son livre à Jacques, qui va s'asseoir à la table près de laquelle Marie travaille à son rouet.)

MARIE, à voix basse. Pourquoi ne pas parler tout de suite ?

JACQUES. J'ai besoin de me remettre un peu.

AGNESSENS, des papiers à la main. Y êtes-vous?... « Une douzaine de chaises en ébène, à la duchesse d'Areberg... »

MARIE. Une bonde et charitable dame.

AGNESSENS. Et qui l'aime bien ! Elle me disait l'autre jour, que tu es maintenant une grande fille et qu'elle se chargeait de te trouver un bon mari.

JACQUES, à part. Ah ! mon Dieu !

MARIE, bas, vivement. Voilà le moment !

JACQUES. Oui, oui... (Il hésite. Un silence.)

AGNESSENS, reprenant sa dictée. « Au prince de Ligne... »

MARIE, à Jacques. Vous perdez les meilleures occasions...

JACQUES. Je vais ramener ça adroitement... (Il se lève et s'approche d'Agnessens.)

AGNESSENS. Eh bien ! vous n'écrivez pas ?

JACQUES, très ému. C'est que je voulais vous demander... (Il hésite et se jette vivement en dehors de la question, qu'il n'ose aborder.) On dit que le régiment du prince Ferdinand de Ligne est rappelé de Namur.

AGNESSENS. Si le marquis de Prié veut gouverner avec injustice, qu'il fasse venir ses dragons de Holstein, car la noblesse du Brabant, plutôt que de soutenir l'oppression, briserait son épée ; donc, ne vous inquiétez pas et écrivez.

JACQUES, retournant à la table, bas à Marie. Je trouverai un moyen tout-à-l'heure.

AGNESSENS. Eh ! tenez, j'aurai plus tôt fait de vous remettre ces notes, pendant ce temps j'irai donner un coup-d'œil...

MARIE, à Jacques. Là !

JACQUES, se levant vivement. Vous partez ?..

AGNESSENS. Je vais voir ce qu'ont fait mon apprenti et mes ouvriers.

JACQUES, encouragé par les signes de Marie. C'est que... j'aurais voulu...

AGNESSENS. Quoi donc ?

JACQUES. Mais, cependant, si vous êtes pressé...

AGNESSENS. Pressé... non. Si vous avez quelque chose à me dire...

JACQUES. Eh bien ! oui !.. mais, depuis que je suis là, je ne sais comment m'y prendre... Voilà ce que c'est...

MARIE. Enfin !

LE BARON, à part. Elle n'est pas seule.

MARIE, à part. Je tremble.

AGNESSENS, avec une froideur sévère. Permettez-moi, Monsieur, de m'étonner d'une visite...

LE BARON. Le devoir de ma charge est le seul motif qui m'amène.

AGNESSENS. Loin de mes collègues et hors du lieu de nos séances, monsieur le baron, je ne suis qu'un simple bourgeois.

LE BARON. Non pas de ceux qui déposent au vestiaire de l'Hôtel-de-Ville leur importance et leur mérite avec les insignes du doyennat. Aussi est-on tout disposé à vous être utile.

AGNESSENS. Je n'ai, je pense, sollicité aucune grâce de M. le gouverneur des Pays-Bas.

LE BARON. Du gouverneur... c'est possible ; mais du conseil aulique de Vienne, par exemple, ou de l'empereur ; quand ce ne serait que la délivrance d'un prisonnier.

AGNESSENS, vivement. Quoi ! vous savez...

LE BARON. Moi, rien... (Baissant la voix.) Mais si, dans une heure, vous voulez vous trouver seul, vous recevrez la visite de quelqu'un à qui vous pouvez rendre un bon office, et qui, de son côté, si vous le satisfaites, peut vous servir au-delà de vos espérances.

AGNESSENS. Dans une heure... j'attendrai.

LE BARON. Bien.

AGNESSENS, à part. Quel espoir !

LE BARON, à part, regardant Marie. Impossible de lui dire un mot... (Haut.) Adieu, Mademoiselle.

JACQUES, à part. Que signifie ce trouble de Marie ?

LE BARON, à lui-même. Son émotion, sa contrainte... voici le galant, c'est sûr... j'aurai les yeux sur lui... (Haut.) Adieu, maître Agnessens... (Il sort.)

AGNESSENS, à part. Qui peut me demander cette entrevue ?

JACQUES. Marie, vous êtes bien pâle, qu'avez-vous donc ?

MARIE, avec agitation. Rien... mais il faut qu'aujourd'hui, à l'instant, vous demandiez ma main à mon père.

JACQUES. Allons, du courage... Maître Agnessens, nous avons été interrompus au moment où j'allais vous dire...

AGNESSENS. C'est vrai, je n'y pensais plus. Parlez, je vous écoute.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON DE NEUDORF.

LE BARON. Maître Agnessens, salut !

AGNESSENS. Le baron de Neudorf !

JACQUES, à Marie. Le secrétaire du gouverneur...

SCÈNE V.

AGNESSENS, THÉRÈSE, MARIE, JACQUES.

THÉRÈSE, entrant. Bonjour, Marie ; bonjour, maître Agnessens.

AGNESSENS. Et votre père, Thérèse ?

THÉRÈSE. Il va venir. Nous soupçons avec vous ?

tant mieux. Je me suis dit : je vais aller en avant pour voir plus tôt ma petite Marie... J'ai bien fait, n'est-ce pas ?

MARIE. Oui, c'est une bonne idée.

JACQUES, à part. Encore un contre-temps.

THÉRÈSE. Quel monde dans les rues ! Jamais je n'aurais pu traverser la foule sans le secours de mon amoureux Nicolas, qui m'avait suivie.

AGNESSENS. Mon filleul ?

THÉRÈSE. Qui partage sa tendresse entre moi et celui dont il est le valet-de-chambre, ah ! ah ! ah !... Mais je bavarde là, et vous étiez peut-être occupés ?

AGNESSENS. En effet... Jacques a quelque chose à me dire, et il paraît que c'est bien difficile, car il a déjà commencé trois fois.

THÉRÈSE, l'observant. Vraiment ?

AGNESSENS. Et tenez, voilà qu'il se trouble encore.

JACQUES. Moi... du tout !.. mais je vous parlerai dans un autre moment, quand nous serons seuls.

THÉRÈSE. Ça signifie que je suis de trop. Eh bien ! je vais vous prouver le contraire... (A Agneessens.) Ce qu'il n'ose pas vous avouer, c'est qu'il aime Marie, et qu'il voudrait bien qu'elle fût sa femme.

JACQUES. Oh ! mon Dieu !

AGNESSENS. Jacques, est-ce vrai ?

JACQUES. Oui, maître Agneessens.

AGNESSENS. Et vous, Marie, aimez-vous Jacques ?

MARIE. Oui, mon père.

AGNESSENS. Et c'est là ce que vous n'osiez pas me confier ?... Vous deviez bien savoir pourtant que je vous écouterai avec honte.

MARIE. Oh ! oui, mon père, j'en étais sûre.

AGNESSENS. A mon âge, la seule joie qui me reste à attendre, n'est-ce pas de voir le bonheur de mes enfants ?

JACQUES, avec chaleur. Ah ! c'est celui de toute ma vie, que vous pouvez faire d'un seul mot ! Oui, j'aime Marie, je l'aime depuis deux ans ; depuis deux ans, il ne s'est pas écoulé un jour, une heure...

THÉRÈSE. Pas une minute ! A présent, qu'il n'a plus rien à dire, il parlerait jusqu'à demain.

AGNESSENS, à Jacques. Je causerai ce soir avec votre père.

JACQUES. Ah ! combien je suis heureux ! Thérèse, que je vous embrasse !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS. Embrasser Thérèse !

JACQUES. Parce qu'elle vient d'obtenir mon bonheur, la main de Marie... Je cours au devant

de mon père ! Merci, merci, Thérèse !... ah ! je suis fou de joie... (Il sort.)

NICOLAS. Recevez mes félicitations, mademoiselle Marie.

MARIE. Je vous remercie, Nicolas. (Elle va reporter son rouet au fond de la chambre et descend auprès de Thérèse.)

NICOLAS. Quand est-ce qu'on pourra m'en dire autant ?

AGNESSENS. Cela viendra, mon garçon.

THÉRÈSE. L'espérance fait vivre.

NICOLAS. C'est qu'elle m'a ensorcelé, voyez-vous, mon parrain. (A Thérèse.) Je n'aurais jamais cru cela quand vous étiez toute petite. Je me rappelle, il y a dix ans (c'est drôle ! il y a comme ça des choses insignifiantes et dont on se souvient toujours), je rencontrais votre père qui allait chercher une petite bouteille pour vous chez l'apothicaire... Qui est-ce qui m'aurait dit alors que cette petite fille qui avait la coqueluche, me ferait un jour mourir d'amour et de consommation ?

THÉRÈSE. Obtenez le consentement de mon père.

NICOLAS. Ah ! oui, votre père, qui m'a défendu de mettre les pieds chez lui. Et pourquoi repousse-t-il mon alliance ?... Il est maître tailleur, c'est quelque chose, mais ça n'est pas une dignité unique dans son genre, comme la mienne.

THÉRÈSE, riant. C'est vrai !

NICOLAS. Je célèbre aujourd'hui l'anniversaire du jour où nous fûmes décorés du grand cordon de Bavière. Et Pierre I^{er}, le czar de Russie, lorsqu'il passa par Bruxelles, nous eûmes l'honneur de le recevoir ; il vint lui-même, en nous disant : « Il faut bien que j'aie vu le Manneken-Pis, puisqu'il ne va voir personne. » — « Majesté ! » répondis-je, car c'est moi qui ai pris la parole.

THÉRÈSE, riant. Je crois bien que ce n'est pas...

NICOLAS. « Majesté ! nous irons chez vous aussi souvent que ça vous fera plaisir. »

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DESMET.

DESMET. Me voilà !

THÉRÈSE. Mon père !

DESMET. Que vois-je ? Nicolas !... Je vous avais défendu de courir après ma fille. Sortez.

AGNESSENS. Doucement, doucement.

NICOLAS. Je suis ici chez mon parrain.

AGNESSENS. Pourquoi renvoyer ce pauvre garçon ? laissez-le souper avec nous.

DESMET. C'est bien parce que vous me le demandez.

NICOLAS. Ah ! merci, mon parrain... j'apporterai mon plat ; j'ai fait rôti à la maison une oie magnifique pour célébrer l'anniversaire dont je vous parlais tout-à-l'heure... je cours la chercher.

MARIE, à Thérèse. Nous, allons mettre la grande nappe.

THÉRÈSE. C'est cela, je t'aiderai.

AGNESSENS. Et moi, je vais donner un coup d'est à mon atelier. Desmet, je vous laisse un moment.

NICOLAS. Merci encore, mon parrain! Squper avec Thérèse! quel bonheur!..

(En sortant, il se jette sur Van Ypen et Deputte, qui entrent. Agnessens est sorti par la porte qui conduit à son atelier.)

SCENE VIII.

DESMET, VAN YPEN, DEPUTTE.

VAN YPEN, recevant le choc de Nicolas. Le maladroit!

DESMET. Entrez! Agnessens va venir.

DEPUTTE. Ah! j'ai besoin de m'asseoir. Une faction de deux heures dans la pluie quand on a des rhumatismes!

DESMET. La garde bourgeoise a raison d'être sur pied, il y a ce soir beaucoup d'agitation dans Bruxelles.

VAN YPEN, avec satisfaction. A cause de notre séance à l'Hôtel-de-Ville.

DESMET. Le marquis de Prié est furieux.

DEPUTTE, se levant. Pourquoi toujours le contraire?

VAN YPEN. Quand on ne respecte pas nos privilèges, nous n'avons qu'une chose à faire: refuser les subsides.

DEPUTTE. Quels privilèges nous a-t-on pris?

VAN YPEN. Notre vieux règlement de 1619. Pourquoi veut-on le changer? pourquoi veut-on lui substituer un règlement de l'année 1700?

DEPUTTE. Qu'il soit de 1700 ou de 1619, est-ce que ce n'est pas la même chose? l'autre est peut-être meilleur, il est moins vieux.

VAN YPEN, marchant avec impatience. Oh!

DESMET. Tenez, vous nous... vous comprenez, vous nous crispez.

VAN YPEN. Vous me feriez sauter hors de ma peau!

DESMET. Toutes les vexations que le marquis invente, vous les approuvez.

VAN YPEN. Il enverrait des régiments autrichiens prendre... toutes vos médecines, vous diriez encore que c'est bien?

DEPUTTE. Non, non. D'abord, ça pourrait les incommoder.

DESMET. Qui vient là? (Apercevant le baron de Neudorf qui entre.) Le secrétaire du marquis de Prié.

VAN YPEN. Qui vois-je avec lui? regardez.

DESMET. Ciel!

DEPUTTE, à mi-voix. Qu'est-ce qu'il y a?

DESMET ET VAN YPEN. Chut!

(Un second personnage est entré avec le baron; il a regardé les doyens et est allé s'asseoir.)

Desmet, Deputte, Van Ypen.

LE BARON, à Desmet. Veuillez prévenir maître Agnessens. Nous sommes un peu en avance, mais il doit nous attendre.

DESMET. Monseigneur, il va s'empresse... (A Deputte et à Van Ypen, qui se sont parlés tout bas.) Lui, chez Agnessens.

DEPUTTE. C'est bon signe! c'est bon signe! (Ils entrent dans l'atelier en chuchotant.)

SCENE IX.

LE MARQUIS DE PRIÉ, LE BARON.

LE BARON. Vous venez de voir un de vos adversaires, Monseigneur; mais celui-là n'est pas à craindre; maître Van Ypen est bien l'homme le plus faible...

PRIÉ, se levant. M'abaisser jusqu'à venir chez ces insolents bourgeois, moi, le marquis de Prié!

LE BARON. Vous avez l'excellent prétexte que vous donnerez à votre démarche.

PRIÉ. Ah! si l'empereur m'en croyait... mais il ne veut pas de violence jusqu'à nouvel ordre, il faut donc chercher à les réduire d'autre façon.

LE BARON. S'ils se laissaient davantage gouverner par leurs femmes, je pourrais vous servir de ce côté, mais ces Flamands têtus...

PRIÉ. J'ai entendu parler, en effet, de vos succès auprès de la fille d'Agnessens.

LE BARON. Mes succès, monsieur le Marquis, ressemblent un peu, jusqu'à présent, à des revers, car j'étais évincé par le vieux tourneur de chaises, et si l'exécution de vos ordres ne m'avait ramené dans cette maison...

PRIÉ. Savez-vous, mon cher Rodolphe, que l'honneur national de l'Autriche est en quelque sorte engagé dans votre tentative.

LE BARON. Je le saisiendrais, Monseigneur.

PRIÉ. Mauvais sujet. Mais où pouvez-vous rencontrer cette petite, si la maison du tourneur vous est fermée?

LE BARON. A quoi serviraient les études diplomatiques, si d'aussi minces difficultés embarrassaient l'élève du marquis de Prié? Je la rencontre, Monseigneur, chez son amie Thérèse, avec laquelle je suis du dernier bien. Thérèse est la fille du vieux Desmet, que vous venez d'apercevoir ici.

PRIÉ. Encore un de ces bourgeois récalcitrants.

LE BARON. Je fais mine de courtiser Thérèse, et je me trouve installé chez elle au jour et à l'heure où je sais que doit s'y rendre la belle Marie.

PRIÉ. Et comment le savez-vous?

LE BARON. Monsieur le Marquis n'a-t-il pas mis la police dans mes attributions?

PRIÉ. Ah! c'est à cela que vous employez nos agents.

LE BARON. Toujours dans l'intérêt de l'honneur national, Monseigneur.

PRIÉ. Et ne craignez-vous pas que mes corres-

pondances n'instruisent de vos fredaines mon vieil ami, le comte de Terzki, votre père ?

LE BARON. Vous n'en ferez rien, Monseigneur, car vous connaissez la rigidité de mon père sur ce chapitre.

PRIÉ. Du vivant de la comtesse votre mère, il était plus indulgent ; mais depuis qu'un audacieux a osé s'attaquer à son honneur, le comte, qui s'est vengé d'une manière terrible, est demeuré triste et sombre. Il y a longtemps de cela, vous n'étiez alors qu'un enfant... mais vous connaissez sans doute cette mystérieuse aventure ?

LE BARON. Non. Tout ce que j'ai su, c'est que l'honneur de ma mère fut intact.

PRIÉ. Oui.

LE BARON. Voici Agneessens.

PRIÉ. Voyons s'il osera me résister en face.

LE BARON. Lui ferez-vous obtenir la liberté de ce prisonnier qu'il réclame ?

PRIÉ. Je la lui promettrai, mais il ne l'obtiendra jamais. Laissez-nous seuls. *(Le baron sort.)*

SCÈNE X.

PRIÉ, AGNEESSENS.

AGNEESSENS. On vient de me dire, Monseigneur, que c'est vous qui me demandez... Quel motif assez grave peut avoir déterminé, de votre part, une pareille démarche ?

PRIÉ. Un grave motif ? je ne vous comprends pas, mon cher. N'êtes-vous pas tourneur de chaises de votre métier ? J'ai une commande à vous faire, voilà tout.

AGNEESSENS. Ah!.. Je pouvais admettre jusqu'à un certain point que vous vinssiez me parler comme doyen, mais comme tourneur de chaises, Monseigneur, il eût été plutôt selon la coutume de me faire appeler à votre hôtel.

PRIÉ. J'ai voulu voir moi-même si vous avez en magasin des modèles nouveaux.

AGNEESSENS. Voici quelques dessins que je n'ai pas encore exécutés.

PRIÉ. Je le conçois. Vos séances à l'Hôtel-de-Ville vous laissent si peu de temps !

AGNEESSENS. L'accomplissement d'un devoir ne permet pas qu'on le marchandé. — Ces chaises seront-elles recouvertes en cuir avec des clous de métal ?

PRIÉ. J'ai peine, je vous l'avoue, à comprendre cette résistance opiniâtre que rencontrent chez vous les volontés de l'empereur.

AGNEESSENS. Nous ne pouvons obéir qu'autant que nos droits sont respectés.

PRIÉ. Je ne vois pas quels griefs...

AGNEESSENS. Pourquoi nous est-il interdit d'accompagner avec nos arquebuses la procession de Notre-Dame-du-Bois ? Pourquoi permet-on que des soldats autrichiens viennent vendre sous nos yeux des palissades enlevées aux fortifications de

nos remparts ? Pourquoi, il y a dix ans, vos soldats ont-ils saisi et traîné dans un lointain cachot un malheureux, dont, au moyen d'un masque, ils ont pris soin de cacher les traits ?

PRIÉ. Vous connaissez cet homme ?

AGNEESSENS. Je le connais, et je sais, comme vous, que tout son crime fut de se trouver en rivalité auprès d'une femme avec un grand seigneur, qui s'est vengé bien lâchement.

PRIÉ, avec emportement. Monsieur, vous oubliez que le comte de Terzki est mon ami... *(Se modérant.)* Du reste, la bonté de l'empereur est inépuisable, et à ceux qui le serviraient... docilement, il accorderait, sans nul doute, la liberté d'un prisonnier.

AGNEESSENS. Monseigneur, ce rêve que je poursuis depuis si longtemps, je ne le réaliserai jamais au prix d'un marché honteux.

PRIÉ, avec hauteur. Eh ! qui parle de vous acheter ? Par votre rébellion, vous croyez arriver sans doute à une coupable célébrité.

AGNEESSENS. Moi, Monseigneur ! Je ne cherche ni à me grandir, ni à me donner de l'importance. Je suis un artisan, un bon bourgeois, doyen des tourneurs de chaises et syndic de la nation de Saint-Nicolas. Comme tel, j'ai mes devoirs à remplir, et je les remplis. Il n'y a rien de plus simple que cela, et je ne pense acquérir par là aucune renommée.

PRIÉ. Ainsi, vous refuserez toujours de prêter serment de fidélité à l'empereur sur le règlement additionnel de 1700 ?

AGNEESSENS. Nous avons juré sur celui de 1619.

PRIÉ. Cet entêtement inexplicable repose donc sur une puérile question de forme ? *(Il s'assied.)*

AGNEESSENS. Vous savez bien le contraire, vous savez bien que ce nouveau règlement nous ôte le contrôle des dépenses publiques et nous interdit le droit de remontrance directe au souverain... c'est-à-dire qu'il organise la misère du peuple au profit des créatures de la cour, et qu'il assure l'impunité de tous les actes d'arbitraire qu'on peut commettre contre nous.

PRIÉ. L'empereur saura vous contraindre.

AGNEESSENS. Jamais !

PRIÉ. Prenez garde, vous engagez une partie terrible !

AGNEESSENS. Je ne puis perdre que ma tête, l'empereur pourrait perdre Bruxelles.

PRIÉ. C'est trop me braver !... cette menace...

AGNEESSENS. Non, je ne veux ni menacer ni vous braver, Monseigneur, mais acquérir à votre maître l'amour de ses sujets du Brabant. Si j'étais à votre place, Monseigneur, voici ce que je ferais...

PRIÉ, avec hauteur. Je suis venu ici pour une commande. Vous me ferez trois douzaines de chaises sur le modèle que voici.

* Agneessens, Prié.

AGNEESSENS. C'est juste. Vous me faites sentir que je ne suis pas un conseiller de gouvernement. Je tâcherai, Monseigneur, que vous soyez content du tourneur de chaises, et je puis vous promettre que les bourgeois de Bruxelles seront contents de leur vieux doyen...

(*Brusque sortie du marquis de Prié. Van Ypen, Desmet et Deputte, qui se tenaient dans la salle*

voisine, entrent et courent à Agneesens dès que Prié a disparu.)

LES TROIS BOURGEOIS, serrant la main à Agneesens. Bien, très bien ! oui, nous sommes contents de vous.

AGNEESSENS. Vous êtes contents ? Eh ! bien ! allons souper.

FIN DU DEUXIÈME TABLEAU.

TROISIEME TABLEAU.

Un jardin formant berceau aux premiers plans. Au-delà, s'élève une perche à tir. — Tables chargées de pots et de verres.

SCENE PREMIERE.

JACQUES, VAN YPEN ET DEPUTTE, assis à une table et buvant ; DESMET ET ALBERT, à une autre table près de la perche, entourée par les arbalétriers, au milieu desquels se trouve NICOLAS ; d'autres bourgeois sont attablés des deux côtés avec leurs femmes et leurs filles.

NICOLAS, une arbalète à la main. A mon tour, à mon tour !

DESMET, transportant son pot de bière sur une autre table. Alors, je m'éloigne, car il n'y a que l'oiseau qui soit sûr de ne pas être atteint.

NICOLAS. C'est ce que nous allons voir. (*Il tire.*)

DESMET, ricanant. Ah ! ah ! ah !

NICOLAS, avec dignité. Père Desmet, refusez-moi votre fille, ne m'humiliez pas comme arbalétrier.

VAN YPEN, se levant. Allons, mes amis, fêtez la maîtrise que Jacques vient d'obtenir. Il a fait son chef-d'œuvre, ce n'est plus un apprenti.

DEPUTTE. Vive les francs buveurs ! mieux vaut porter son argent au cabaret que dans ma boutique d'apothicaire.

VAN YPEN. Et dans un mois je vous invite tous au repas de noces de mon fils.

JACQUES. Dans un mois ? non, mon père, non, plus tôt.

DEPUTTE. Est-il pressé, le gaillard, il veut avancer son mariage.

JACQUES. Oui, parce que... parce qu'il le faut.

VAN YPEN. Quel motif...

JACQUES. Hier, je rentrais à la maison, il faisait nuit ; un homme enveloppé d'un manteau me suivait comme un espion. Arrivé à un endroit de la rue où l'obscurité était complète, il s'approche de moi mystérieusement, me remet un billet et s'éloigne sans prononcer une parole.

DESMET. Et ce billet...

JACQUES. Contient la défense d'épouser Marie.

VAN YPEN. La défense !

DESMET. Par exemple !

JACQUES. Et se termine par ces mots : obéis ou tremble.

DESMET. Et pas de signature ?

JACQUES. Pas de signature.

VAN YPEN. « Obéis ou tremble. »

JACQUES. Je me suis élancé à la poursuite de cet homme, mais il avait déjà disparu.

VAN YPEN. Cela est bien singulier.

DESMET, à Jacques. Et que supposez-vous ?

JACQUES. Quelque machination contre ma fiancée, une entreprise dont on veut la rendre victime peut-être, avant qu'elle ait un mari qui la protège ; c'est pourquoi, mon père, il faut que mon mariage ait lieu dans huit jours, pour montrer que cette menace ne me fait pas trembler... Mais comme elle tarde à venir, ma chère Marie.

NICOLAS. Mon parrain est allé la chercher, ainsi que dame Gertrude et mademoiselle Thérèse.

JACQUES. Allons, mes amis, ce que je viens de vous raconter, ne doit pas troubler nos plaisirs... Exercez-vous, car demain il y a de beaux prix à gagner pour l'inauguration de l'empereur.

DEPUTTE. Les fêtes seront magnifiques.

VAN YPEN. Ah ça ! c'est demain qu'il va falloir prêter serment de fidélité ; mais sur quel règlement voudra-t-on nous faire jurer ?

DEPUTTE. Est-ce que vous allez encore vous chauffer là-dessus ?

NICOLAS. Pardi ! vous n'êtes pas au bout.

DESMET. Je ne serais pas étonné qu'il y eût des troubles aujourd'hui.

NICOLAS. J'ai vu beaucoup de monde qui se rendait devant l'hôtel du gouverneur.

DEPUTTE. Faire du tapage, voilà un joli plaisir.

VAN YPEN. Chut ! il me semble que j'entends des cris.

DEPUTTE. Le commencement des réjouissances.

JACQUES. Non... (*A son père.*) Vous ne vous trompez pas, et je cours...

VAN YPEN. Jacques, restez ici.

JACQUES. Je reviens à l'instant, mon père... Marie est peut-être exposée, je cours au-devant d'elle.

NICOLAS. Moi, au-devant de Thérèse... (*Au moment où ils vont sortir, entre Marie avec sa mère ; Jacques s'arrête, Nicolas sort seul.*

* Desmet, Jacques, Van Ypen, Deputte.

SCÈNE II.

MARIE, GERTRUDE ET LES PRÉCÉDENTS, moins NICOLAS.

JACQUES, à Marie. Je tremblais pour vous.

GERTRUDE, avec angoisse. Mon mari?

MARIE. Mon père est-il ici?

JACQUES. Pas encore.

GERTRUDE. Oh! mon Dieu!

VAN YPEN. Qu'est-ce donc?

GERTRUDE. Toute la ville est en tumulte.

MARIE. Je suis morte de frayeur.

GERTRUDE. Il vient de passer devant notre maison une foule d'hommes qui poussaient des cris... j'ai cru comprendre qu'ils voulaient aller à la Chancellerie; puis il y en a un qui a dit: Non, non... au palais du gouverneur!

MARIE. En un instant la rue a été déserte...

GERTRUDE. Puis des soldats, des dragons, le sabre nu, ont défilé au galop... Au milieu du silence, ce bruit de chevaux sur le pavé, c'était effrayant!.. Et deux voisins qui se hâtaient de rentrer chez eux, ont dit à ma fille que tous les doyens des métiers allaient être arrêtés.

VAN YPEN. Arrêtés!

MARIE. Alors il nous a été impossible de rester à la maison.

GERTRUDE. Tout le monde fuit dans les rues, on ferme les boutiques... nous avons couru jusqu'ici dans l'espoir d'y trouver mon mari. N'est-il donc pas venu?

MARIE. Personne ne l'a-t-il rencontré?

JACQUES. Rassurez-vous, il ne lui sera rien arrivé, croyez-moi.

VAN YPEN. Arrêter les doyens!

GERTRUDE. On va se battre, c'est sûr.

DEPUTTE. Eh! non! eh! non! on ne se battra pas... (On entend une décharge d'arquebuses.)

DESMET. Voilà que cela commence.

GERTRUDE. Mon mari! mon mari! où est-il?

MARIE. Du courage, ma mère, Dieu aura pitié de nous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NICOLAS, puis AGNEESSENS ET THÉRÈSE.

NICOLAS, accourant. Les voilà! les voilà!

MARIE, se jetant au côté de son père qui entre avec Thérèse. Mon père!

GERTRUDE. Vous n'êtes pas blessé?

AGNEESSENS. Rassurez-vous.

THÉRÈSE. Tout est fini!

VAN YPEN. Que s'est-il donc passé?

AGNEESSENS. Les dragons s'étaient rangés en

* Desmet, Van Ypen, Gertrude, Marie, Jacques, Deputte.

** Deputte, Van Ypen, Gertrude, Agneessens, Marie, Jacques, Thérèse, Nicolas, Desmet.

bataille sur la Place du Sablon, devant l'hôtel du gouverneur; ils n'attendaient plus que l'ordre de charger, lorsque le bruit s'est répandu qu'on avait déconseillé au marquis d'employer la violence. On lui a dit que ses troupes seraient écrasées, et qu'après, il ne pourrait plus obtenir de nous les subsides dont il a besoin. Il était exaspéré, d'après ce qu'on raconte; mais enfin, du haut d'un balcon, on est venu lire une concession par laquelle nous sommes autorisés à jurer demain, sur notre vieux règlement.

VAN YPEN. radieux. Ah!

GERTRUDE. Je respire!

AGNEESSENS. Alors des cris de joie se sont fait entendre et la foule s'est écoulée.

THÉRÈSE. On ne rencontre que des gens qui se réjouissent et qui chantent.

AGNEESSENS. Ces coups de feu qui vous ont effrayés ne sont que des salves de fête. On est allé arborer à l'Hôtel-de-Ville le drapeau des nations, et ce soir tout Bruxelles sera illuminé.

TOUS. Vive nos doyens!

VAN YPEN. Oui, oui. Nous avons été fermes.

DEPUTTE. C'est très bien! c'est très bien!

AGNEESSENS, prenant Van Ypen et Desmet à part. Mais je soupçonne un piège.

VAN YPEN. Un piège?

AGNEESSENS. Lorsqu'on nous a lu cet acte de concession, j'ai vu à certain embarras, à certaine hésitation dans un moment, que l'on passait une phrase qui doit cacher une perfidie.

VAN YPEN. C'est clair.

AGNEESSENS. L'avenir nous dira ce qui en est.

JACQUES. Chère Marie, vous voilà rassurée.

THÉRÈSE. Est-ce que tu as peur? Pas moi! ça m'anime, ça m'exalte... Dieu! que je voudrais être homme!

NICOLAS. Ah! mam'selle Thérèse! je ne m'associe pas à ce vœu.

AGNEESSENS. Ah ça, puisque tout Bruxelles se réjouit, je pense que nous allons faire de même.

TOUS. Sans doute, sans doute.

DESMET. Et d'abord, puisque nous étions ici pour célébrer la maîtrise de Jacques, je propose que notre ami Albert chante la petite rondé de circonstance.

ALBERT. Avec plaisir.

PREMIER COUPLET.

Bourgeois des métiers

De tous les quartiers,

Fêtez le compagnon que ce jour fait connaître,

Par lui terminé,

Un chef-d'œuvre est né:

Il n'est plus apprenti, le voilà passé maître!

Chantez, chantez et videz le caveau,

Bourgeois, compagnons, jouvenceaux,

Honneur! honneur! gloire au maître nouveau!

Honneur! honneur aux métiers des Bruxelles!

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut marier
Le bon ouvrier,
Si timide et si naïf qu'il ait pu vous paraître ;
Sans crainte accourez,
Filles, entrez !
L'apprenti choisira, car il est passé maître.
Chantez et videz le caveau, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Pour vos libertés,
Sans trêve, lutez ;
De chasser l'Autrichien, l'heure approche peut-être !
Pour nous affranchir,
Tout prêt à mourir,
Au combat vous verrez l'apprenti passer maître.
Amis, buvez, oui, buvez et chantez,
Mais si le tambour nous appelle,
Sauvons, sauvons nos vieilles libertés,
C'est le devoir des métiers de Bruxelles.

AGNESENS. Maintenant, un coup à boire au bonheur de nos enfants.

JACQUES, à Marie. A notre mariage ! malgré les menaces qui me sont faites.

MARIE. Que dites-vous ?

JACQUES. Rien, Marie. On me défend de vous épouser.

MARIE. Mon Dieu !

AGNESENS, le verre en main comme tous les autres personnages. Allons ! mon brave Van Ypen ! au bonheur de nos enfants ! et à la conservation de nos vieilles libertés !

VAN YPEN. C'est cela.

TOUS ENSEMBLE, élevant leurs verres. A nos vieilles libertés !...

REPRISE DU CHŒUR.

Amis, buvez, oui, buvez et chantez,
Mais si le tambour nous appelle,
Sauvons, sauvons nos vieilles libertés
C'est le devoir des métiers de Bruxelles.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

QUATRIÈME TABLEAU.

Dans la maison de Desmet. D'un côté, la chambre de Thérèse ; de l'autre, l'atelier du tailleur. Une petite table sur laquelle se trouve une chandelle non allumée et un couteau.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERÈSE, seule, assise, regardant une chaîne d'or qu'elle met ensuite à son cou,

Oh ! la jolie chaîne que le baron m'envoie !... mon père n'aurait pas osé la refuser d'une aussi riche pratique. — Est-ce qu'il serait amoureux de moi, le baron ? Eh ! ce n'est pas impossible, il y a bien des grandes dames qui ne me valent pas.

SCÈNE II.

THERÈSE, NICOLAS.

NICOLAS. Thérèse ! vous êtes seule, je le savais, j'ai vu votre père occupé à tailler un pourpoint, je me suis dit : c'est le moment.

à THERÈSE, se levant. Vous êtes toujours le bien venu, monsieur Nicolas.

NICOLAS, soupirant. Thérèse ! ça ne peut plus durer comme ça.

THERÈSE. Ah ! mon Dieu ! est-ce que vous êtes malade ?

NICOLAS, d'un air tragique. Il y a quelqu'un qui vous aime, et ce quelqu'un... ce n'est pas moi.

THERÈSE. Comment ?

NICOLAS. C'est-à-dire, si... Mais je ne suis pas le seul à vous aimer.

THERÈSE. Il n'y a pas que vous qui ayez des yeux.

NICOLAS. Ciel ! qui vous a donné ce joyau ?

THERÈSE. Quelqu'un.

NICOLAS. Le baron de Neudorf ?

THERÈSE, ôtant la chaîne de son cou. Peut-être.

NICOLAS. Quelle horreur !

THERÈSE. Par exemple !

NICOLAS, foulant la chaîne à ses pieds. Tenez ! voilà le cas que j'en fais.

THERÈSE, la ramassant. Oh ! le vilain méchant, je commençais à vous aimer ; à présent, c'est fini.

NICOLAS. Thérèse ! ne dites pas cela ! Quoi ! vous commenciez... Oh ! ne finissez pas si vite. Je me repens, c'est mon amour qui est cause...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DESMET.

DESMET. Nicolas ! attends, vaurien ! je vais te jeter à la porte. (Il le prend au collet.)

THERÈSE. C'est bien fait.

NICOLAS. Vous me donnerez votre fille, ou je suis un homme mort.

DESMET. Je ne veux pas de toi.

THÉRÈSE. Ni moi non plus.

DESMET. Un impertinent!

THÉRÈSE. Un brutal!

NICOLAS. Thérèse! père Desmet! Est-ce parce que je ne suis pas de votre métier que vous me rebutez ainsi? Eh bien! je serai comme Quentin-Metzys. Un peintre lui refusait sa fille, parce qu'il était forgeron; il quitta le marteau pour le pinceau, et vint un jour dans l'atelier du père, peindre une grosse mouche sur un de ses tableaux, et le peintre lui donna sa fille. Eh! bien! moi aussi je m'illustrerai. Avant six mois, vous verrez un pourpoint de ma façon.

DESMET. Ce serait de belle besogne.

THÉRÈSE. D'ailleurs, je m'oppose.

NICOLAS. A cause du baron de Neudorf qui vous donne des chaînes d'or, et quo vous laissez venir ici tous les jours.

DESMET. Il vient me commander des habits.

NICOLAS. Il en use donc furieusement.

DESMET. Je vous ordonne de sortir.

THÉRÈSE. Oui, à l'instant même.

NICOLAS. Non! je resterai. C'est au tailleur que je m'adresse. Je suis une pratique aussi, moi... j'ai une commande à vous faire, un habillement complet, soie et velours, passémenté, enrubanné et galonné d'or fin sur toutes les coutures.

DESMET. Diable!

NICOLAS. Demain, à une heure, je vous attends chez moi, pour vous présenter à votre nouvelle pratique... (*Bas à Thérèse.*) Thérèse, vous aurez une chaîne neuve.

DESMET. Ne parlez pas à ma fille.

NICOLAS. A demain, tailleur! surtout, soyez exact... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DESMET, THÉRÈSE, puis MARIE.

DESMET. Tailleur! tailleur!.. C'est égal, ce qu'il me commande là, c'est une bonne affaire... Mais, à qui diable veut-il me présenter?... Au fait, ses fonctions le mettent parfois en rapport avec les riches étrangers qui visitent notre ville.

THÉRÈSE, *courant au-devant de Marie qui entre.* Marie!

DESMET. Eh bien! avez-vous enfin tous les papiers nécessaires pour votre mariage?

MARIE. Pas encore.

DESMET. Qu'est-ce que cela veut dire? voilà trois mois qu'une chose d'ordinaire si simple, rencontre chaque jour obstacle sur obstacle.

THÉRÈSE. Il est fort étonnant que ce registre de la paroisse de Saint-Nicolas, où Jacques a été

* Thérèse. Nicolas, Desmet.

baptisé, se soit égaré comme cela, juste à point pour retarder ton mariage.

DESMET. Espérons qu'il se retrouvera.

THÉRÈSE. Et que dans quelque jours nous pourrions commander les violons.

DESMET. Ça, je vous laisse avec ma fille, car j'ai mes ouvriers qui m'attendent. Au revoir, Marie, au revoir!

SCÈNE V.

THÉRÈSE. MARIE.

MARIE. Thérèse, pourquoi désespérer ainsi ce pauvre Nicolas?

THÉRÈSE. Il est trop jaloux... Figure-toi...

MARIE. Je viens de le rencontrer, il m'a dit que c'est le secrétaire du gouverneur... Thérèse! sais-tu que ce serait un grand malheur pour toi, si tu prêtait l'oreille aux séductions de ce baron de Neudorf.

THÉRÈSE. Moi! par exemple!.. ah! bien oui! je me laisse faire la cour, voilà tout.

MARIE. Lorsqu'il était reçu chez mon père, il a cherché aussi à se faire aimer de moi, et quand je viens te voir, je ne sais comment cela se fait, mais je le rencontre toujours.

THÉRÈSE. Bah! c'est le hasard.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. Belle Thérèse...

MARIE, *à part.* Encore lui!

LE BARON, *feignant l'étonnement.* Ah! mademoiselle Marie!

MARIE, *voulant s'éloigner.* J'allais me retirer, Monsieur, vous excuserez...

LE BARON, *la retenant.* Quelques minutes seulement, Mademoiselle, ou vous me feriez croire que c'est ma présence qui vous chasse.

THÉRÈSE, *étourdimement.* Au contraire, monsieur le baron... (*A part.*) Allons! voilà que je dis une sottise.

LE BARON. Si votre père est à son atelier, soyez assez aimable pour aller lui dire que je désire lui parler.

THÉRÈSE. Volontiers, monsieur le baron...

MARIE, *passant auprès de Thérèse, à voix basse.* Ne me laisse pas seule.

THÉRÈSE, *s'arrêtant.* Mais, c'est que monsieur le baron...

LE BARON. Qu'est-ce donc?

THÉRÈSE. C'est que mon père est sorti.

LE BARON. Il est rentré.

THÉRÈSE. Vous croyez?

LE BARON. Je viens de l'apercevoir à la fenêtre.

THÉRÈSE. Ah! si vous l'avez aperçu...

LE BARON, *le conduisant jusqu'à la porte de l'atelier.* Allons, ma belle Thérèse, ne perdez pas une minute.

THÉRÈSE, *à part, en sortant.* Il n'y a pas de ma faute.

SCÈNE VII.

LE BARON, MARIE.

LE BARON, *retenant Marie qui va sortir.* Restez! restez! Marie!.. La maison de votre père m'est fermée, c'est pour vous voir que je me suis ménagé ici des relations...

MARIE. Monsieur...

LE BARON. Oh! vous ne me ferez pas ainsi. Ma bouche ne prononcera pas un mot dont votre oreille puisse être blessée, je vous le jure; mais il faut que vous m'écoutez jusqu'au bout. Je suis riche, je suis puissant, capable de briser tous les obstacles que je ne pourrais lever. J'espère que mon affection dévouée finira par vaincre un jour vos résistances.

MARIE. Jamais!

LE BARON. On va venir, à peine quelques moments nous restent. Écoutez-moi bien: tout se prépare pour votre mariage, je ne veux pas qu'il se fasse, il ne se fera pas.

MARIE. Monsieur!

LE BARON. Vous-même, vous en suspendrez les apprêts, car un danger de mort menace votre père.

MARIE. Mon père?

LE BARON. Et moi seul, entendez-vous? moi seul je puis le sauver.

MARIE. Mon père!.. vous me trompez, Monsieur.

LE BARON. Vous apprendrez bientôt si je suis capable d'un mensonge.

MARIE. Ah! si pour sauver mon père, il faut suspendre ces apprêts, je le ferai! mais expliquez-moi...

LE BARON. On vient. Tout à l'heure, dans la chambre de Thérèse, trouvez un prétexte pour vous y rendre seule, j'y serai.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACQUES ET VAN YPEN, *arrivant du dehors, et s'arrêtant au seuil de la porte à la vue du baron.*

LE BARON, *changeant de ton en les apercevant.* Merci, Mademoiselle, j'irai trouver maître Desmet dans son atelier... *(Il sort.)*

VAN YPEN, *regardant de travers le baron qui s'éloigne.* Toujours ici... je vais glisser dans l'oreille du tailleur qu'il a tort de recevoir chez lui ce jeune homme... Mes enfants, j'ai deux mots à toucher à Desmet, car nous avons ici ce soir une

importante réunion politique; et quand nos amis seront venus, Jacques, tu iras faire un tour dans le jardin, regarder les étoiles avec ta fiancée... Je reviens, mes enfants, je reviens.

SCÈNE IX.

MARIE, JACQUES. *Jacques est allé s'asseoir d'un air pensif et joue machinalement avec un couteau qui se trouve sur la table.*

MARIE. Eh bien! Jacques, vous ne me dites rien?..

JACQUES. Je suis triste... Je devrais être joyeux cependant à la pensée du bonheur qui m'attend, eh bien! non... Je ne sais pas pourquoi j'ai le cœur serré.

MARIE, *à part.* Et moi!

JACQUES, *se levant.* Que vous disait le baron de Neudorf lorsque nous sommes entrés? Il m'a semblé que sa contenance démentait son langage.

MARIE. Oui, et ses paroles m'ont troublée.

JACQUES, *après un silence.* Marie! je ne veux pas connaître vos secrets si de vous-même vous ne venez à moi pour me les confier. *(Il retourne près de la chaise et s'y laisse tomber.)*

MARIE, *s'approchant de lui.* Jacques, doutez-vous que je vous aime?

JACQUES. Non, car alors je douterais de votre sincérité. Que je meure avant qu'une telle pensée me vienne!

MARIE, *avec reconnaissance.* Ah! c'est bien.

JACQUES. Mais un autre, malgré vous, peut vous aimer et vous le dire, chercher sinon à séduire votre cœur, du moins à éblouir votre imagination...

MARIE. Jacques!

JACQUES. Je sais bien que notre mariage se fera, puisque vous l'avez promis.

MARIE, *à part.* Et mon père! mon père!

JACQUES. Je sais bien que vous êtes une fille trop sage pour croire aux fades propos d'un jeune débauché; mais un jour peut-être, quand nous serons mariés, comparant l'humble condition que vous aurez acceptée avec moi, et le sort brillant qu'un autre vous aura offert, un jour, vous vous direz: J'aurais pu être plus heureuse.

MARIE. Non, je ne dirai jamais cela. Le supposer seulement, Jacques, c'est mal à vous... *(Elle s'éloigne.)*

JACQUES, *se levant pour la suivre.* Est-ce qu'il y a de l'amertume dans mes paroles? Pardonnez-moi, c'est que je vous aime trop pour mes forces; c'est que s'il me fallait perdre avant de l'avoir atteint ce bonheur que j'ai rêvé, je sens que j'en mourrais. Ce sont de pures visions, des ombres qui passent et qui laissent tomber leur voile entre

mon cœur et vous. Cette tristesse passera comme elles. Un mot d'affection, un regard de vos yeux suffira pour me rendre le repos que j'ai perdu.

MARIE. Jacques! jamais, je le sens, je ne vous ai plus aimé.

JACQUES. Oh! soyez bénie pour ce mot qui me rend l'existence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, VAN YPEN, *amenant DESMET par la manche.*

VAN YPEN. Venez, venez, vous dis-je. Jacques, laissez-nous... (*Jacques prend le bras de Marie et s'éloigne doucement avec elle.*)

DESMET. A qui, diable, en avez-vous avec vos airs de mystère?... Il est fort impoli de planter là une de mes pratiques au milieu de mon atelier.

VAN YPEN. Vous n'ignorez pas que ce jeune baron de Neudorf est l'âme damnée du gouverneur, il ne convient donc pas que vous continuiez vos relations avec lui.

DESMET. Permettez! quand il s'agit de commandes importantes.

VAN YPEN. C'est notre ennemi politique.

DESMET. Soit; mais je ne puis pas le jeter dehors.

VAN YPEN. Eh bien! c'est moi qui me charge de l'éconduire. Je ne suis pas fâché de vous montrer par mon exemple ce que peut une fermeté qui ne transige jamais.

DESMET. Le voici justement.

VAN YPEN. Sortez et fiez-vous à moi pour vous en débarrasser... (*Desmet prend son chapeau et sort par la porte qui mène dans la rue.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, VAN YPEN.

LE BARON. Eh bien! maître Desmet me laisse là avec ses apprentis.

VAN YPEN, *solennellement.* Monsieur, je suis chargé de le remplacer auprès de vous.

LE BARON, *à part.* Il faut que je tâche de me glisser dans cette chambre.

VAN YPEN. J'ai quelque chose à vous dire, Monsieur, quelque chose de très grave, j'ajouterai même de très délicat.

LE BARON. Vous? maître Van Ypen! allons donc! Est-ce que c'est possible!

VAN YPEN. Oui, dans les circonstances... les bourgeois des métiers n'étant pas d'accord avec le gouverneur... et d'autre part, le gouverneur et son secrétaire étant, si je puis m'exprimer ainsi, les deux doigts de la main, ou, si vous l'aimez mieux, deux têtes dans un bonnet...

LE BARON, *à part.* Est-ce qu'il serait chargé de me mettre à la porte?

VAN YPEN. Je regrette d'avoir été choisi pour remplir cette mission auprès de vous.

LE BARON, *très prévenant.* Et moi, tout au contraire, je m'en félicite, maître Van Ypen, car il y a longtemps que je désire vous connaître particulièrement.

VAN YPEN, *s'inclinant.* Monsieur!.

LE BARON. Oui, vous m'avez toujours fait l'effet d'un galant homme.

VAN YPEN. Monsieur le Baron!.

LE BARON. Et je m'en veux, là, sincèrement, d'avoir toujours négligé de vous voir de près.

VAN YPEN, *l'excusant.* Votre seigneurie a tant d'occupations...

LE BARON. Votre réputation d'habileté, votre influence sur les masses avaient depuis longtemps fixé notre attention, et l'autre jour encore, je disais au marquis de Prié qui me parlait de vous...

VAN YPEN, *ouvrant de grands yeux.* De moi, Monseigneur?

LE BARON. Je lui disais: maître Van Ypen n'est pas de ces esprits étroits qui s'entêtent dans une opposition systématique contre le gouvernement, comme maître Agnessens, par exemple.

VAN YPEN, *voulant répliquer.* C'est-à-dire...

LE BARON, *l'interrompant.* Que c'est absurde. Vous avez raison.

VAN YPEN. Mais...

LE BARON. Vous comprenez, vous, qu'il n'est pas convenable que ce soit l'empereur qui cède, il y perdrait le prestige dont il a besoin aux yeux du peuple.

VAN YPEN, *à lui-même.* C'est vrai.

LE BARON. Tandis que des bourgeois peuvent se soumettre sans mauvaise honte, comme des enfants à leur père.

VAN YPEN. Oui, vous avez raison. On ne m'avait pas présenté les choses sous leur vrai jour.

LE BARON. Vous les voyez à présent, et je ne doute pas que vous n'ayez le courage de votre opinion. Permettez-moi donc de serrer cette main dans la mienne, comme celle d'un dévoué sujet de l'empereur, comme celle d'un ami.

VAN YPEN. Monseigneur! vous me confondez!.

LE BARON. Et tenez! ce n'est qu'à table qu'on scelle bien une amitié nouvelle; si vous n'y trouvez pas à reprendre, j'irai demain, sans façon, vous demander à souper.

VAN YPEN. Il serait possible!... votre excellence daignerait... elle-même... je serais assez heureux pour qu'elle m'honorât!.

LE BARON. Ainsi, c'est convenu, à demain.

VAN YPEN. Ah! Monseigneur!...

LE BARON, *se dirigeant vers la porte du fond.* Ne me reconduisez pas, je sais que vos moments sont précieux.

VAN YPEN. Excellence, tous les désirs de votre seigneurie sont des ordres pour moi.

LE BARON, à part. Volla bien le plus grand sot que j'aie vu de ma vie.

YAN YPEN, à part. Brave jeune homme, va! je ne me doutais pas qu'il me connaît si bien...

(Pendant ces derniers mots, le baron a gagné la chambre de Thérèse. Au moment où il y entre furtivement, Thérèse qui survient de l'autre côté, une lampe à la main, l'aperçoit et jette un cri.)

YAN YPEN, se retournant. Qu'est-ce que c'est?

THÉRÈSE. Rien! cette lampe que j'ai failli laisser tomber... (A part.) Lui, lui! dans ma chambre!

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, VAN YPEN, AGNESSENS, arrivant du dehors avec DEPUTTE ET DESMET.

AGNESSENS. Nous voici tous exacts au rendez-vous.

DESMET. Va! Thérèse, donne l'ordre de tout fermer ici... (Thérèse allume à la lampe qu'elle vient d'apporter, la chandelle qui se trouve sur la table, et va la poser sur un bahut au fond de la chambre, ensuite elle ferme la porte au verrou. Pendant ce temps, Desmet dit à Van Ypen :) Eh bien! comment vous en êtes-vous tiré avec le baron?

YAN YPEN. Hein?

DESMET. Qu'a-t-il dit de se voir congédié? J'espère au moins que vous y aurez mis des formes.

YAN YPEN, embarrassé. Oui, oui...

DESMET, à Agnessens. C'est que l'ami Van Ypen vient de faire preuve d'une fermeté dont je ne l'aurais pas cru capable.

YAN YPEN. C'est bien, c'est bien...

AGNESSENS. Et ce gentilhomme si fier ne s'est pas formalisé...

YAN YPEN. Au contraire.

AGNESSENS. Comment?

YAN YPEN, dont l'embarras redouble. Je veux dire qu'il a compris tout de suite... que j'ai compris moi-même... vous comprenez, enfin!

DEPUTTE. Très bien, très bien.

DESMET. Mais pas du tout. Voyons, répétez-nous brièvement...

YAN YPEN. Le diable vous emporte! nous avons bien d'autres affaires à traiter.

AGNESSENS. Oui, et de plus graves... (Il va ainsi que Deputte prendre une chaise.)

DESMET. Thérèse, laissez-nous.

THÉRÈSE. Mais, mon père...

DESMET. Laissez-nous, vous dis-je, et veillez à ce que personne ne vienne nous troubler.

THÉRÈSE. Oui, mon père! je veillerai! (A part.) Lui! dans ma chambre! si j'avertissais... ce serait un scandale... allons tout dire à Jacques... (Elle sort. Les bourgeois s'asseyent *)

DESMET, bas à Van Ypen qui se trouve assis à côté de lui.) Vous me conterez la scène pendant que Deputte parlera... (Van Ypen enlève sa chaise et va s'asseoir de l'autre côté près de Deputte.) Sur quelle herbe a-t-il marché donc?

AGNESSENS. Eh bien! mes amis, j'avais raison de soupçonner que cette concession cachait un piège.

DEPUTTE. Bah!

DESMET. Un piège?

AGNESSENS. Oui, cette phrase passée à dessein lorsque l'édit nous a été lu du haut du balcon du gouverneur, je la connais.

DESMET. Quelle est-elle?

AGNESSENS. « Provisoirement et jusqu'à ce que l'empereur en ait décidé autrement. »

DESMET. Quelle perfidie!

AGNESSENS. Ces mots annulent la concession que nous croyions avoir obtenue, et demain le gouverneur nous convoque à l'Hôtel-de-Ville pour nous contraindre à prêter le nouveau serment que notre conscience nous a fait refuser jusqu'ici.

DESMET. Nous refuserons encore.

AGNESSENS. Lorsque le peuple ne demande d'autre grâce que la stricte observation de ses lois, ce n'est pas lui qui doit céder.

YAN YPEN. Vous avez raison.

DESMET. Et il ne cédera pas.

AGNESSENS. Mes amis, le gouverneur veut employer la force, mais nous ne désertons pas notre devoir.

TOUS. Non, non.

DESMET. On assure que de nombreux régiments s'acheminent vers Bruxelles à marches forcées...

(On entend au loin des sons de trompette.)

YAN YPEN, se levant. Écoutez! (La trompette se fait entendre de nouveau, mais d'une manière plus faible, comme si elle sonnait dans une autre direction.) Ce sont les dragons qui arrivent. (Nouveaux sons de trompette.)

DEPUTTE. Eh! non! eh! non! c'est la vigie pour le feu.

AGNESSENS. Maintenant, ce que je vais vous dire doit rester secret entre nous, écoutez donc.

THÉRÈSE, accourant, suivie de Jacques et de Marie. Arrêtez!

AGNESSENS. Pourquoi?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE, JACQUES, MARIE ET LE BARON, paraissant du côté opposé.

AGNESSENS. Le secrétaire du gouverneur!

JACQUES. Monsieur, que faites-vous ici?

DESMET. Répondez.

* Marie, Jacques, Thérèse, Agnessens, Desmet, Deputte, Van Ypen, le baron.

LE BARON. Peut-être serait-il d'un amant chevaleresque de se laisser prendre pour un larron, mais j'aime mieux encore me faire accuser d'indiscrétion que de félonie.

MARIE, à part. Je tremble !

LE BARON. Assuré, maître Desmet, que si vous ne l'approuvez pas, vous excuserez du moins, l'amour bien naturel que j'ai conçu pour votre fille.

THÉRÈSE, vivement. Mon père, croyez que j'ignorais...

LE BARON. Il est vrai, c'est à l'insu de Thérèse que je suis ici, mais c'est pour elle, pour elle seule.

JACQUES. Monsieur, vous mentez.

LE BARON. Je méprise une insulte.

AGNEESSENS. Quel que soit le motif qui vous amène, vous savez maintenant quelle résolution nous porterons demain à l'Hôtel-de-Ville. Allez faire votre rapport au gouverneur.

LE BARON. Monsieur !

AGNEESSENS. Et rendez grâce à la modération de ces hommes d'honneur que vous calomniez, car, vous surprenant la nuit dans leur maison, ils auraient eu le droit de vous tuer sur place ; oui, de vous tuer, quoique vous soyez suborneur ou espion.

LE BARON. Espion !

JACQUES. C'est le nom que vous méritez.

MARIE. Mon Dieu ! (Elle se laisse tomber sur une chaise à côté de la table.)

THÉRÈSE. Marie ! (Jacques court à elle pour la secourir.)

LE BARON. Savez-vous qui vous insultez ? Savez-vous que le fils du comte de Terzki ne peut supporter un outrage ?

AGNEESSENS, avec saisissement. Vous !... vous, le fils du comte de Terzki ? Oh ! malheur ! malheur !

LE BARON. Espion !... Si je voulais vous châtier, bourgeois insolents !...

JACQUES. Ah ! c'est trop d'audace ! (Il saisit le couteau sur la table et s'élançe vers le baron.)

MARIE, avec terreur. Jacques !

AGNEESSENS. Arrêtez !

LE BARON. Un couteau !

AGNEESSENS. Pas un cheveu ne tombera de sa tête, où l'on m'en répondra.

VAN YPEN, désarmant Jacques. Mon fils !... (Il court auprès du baron pour le calmer.)

AGNEESSENS. Ouvrez cette porte ! ouvrez-la, vous dis-je ! (Jacques obéit, dominé par l'ascendant d'Agneessens, qui dit au baron.) Je vais moi-même assurer votre retraite.

DESMET, à mi-voix, à Deputte. Quel changement !

DEPUTTE. Quel est donc ce comte de Terzki ?

THÉRÈSE. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

LE BARON. Je vous remercie, maître Agneessens. Je me tairai sur la résolution que vous devez porter à l'Hôtel-de-Ville ; mais permettez-moi de vous avertir que peut-être parmi vous il n'y aura pas unanimité.

DESMET. Que dit-il ?

(Agneessens va prendre la chandelle qui est sur le bahut pour éclairer au baron, et profitant de ce moment.)

LE BARON dit tout bas à Marie. Songez à votre père... (Jacques, resté près de la porte, qu'il a ouverte, s'élançe vers le baron.)

AGNEESSENS, vivement. Jacques !

LE BARON. Maître Van Ypen, à demain, à l'heure du souper. (Agneessens reconduit le baron.)

DESMET, à Van Ypen. Ah ça ! vous avez donc promis de ne pas voter comme nous ? (Van Ypen lui tourne le dos et se trouve en face de Deputte.)

DEPUTTE. Ah ça ! vous l'avez donc invité à souper ?

JACQUES, d'un ton de reproche. Ah ! mon père ! mon père !

DESMET, se retrouvant sur le chemin de Van Ypen, qui ne sait de quel côté se tourner. Voilà votre fermeté, votre fixité de principes.

AGNEESSENS, revenant. Van Ypen ! Van Ypen ! je vous ai toujours dit que votre faiblesse vous ferait faire des choses...

VAN YPEN, s'irritant. Et vous aussi, qui venez de le reconduire si poliment.

AGNEESSENS. Plus tard, vous apprendrez !

VAN YPEN, en fureur. Je ne veux pas de vos leçons. À la fin, je me révolte. Suis-je un enfant, pour qu'on me mette en tutelle ? Le marquis de Prié me rend plus de justice que vous.

AGNEESSENS. Votez donc pour lui.

VAN YPEN. Oui, car je ne veux plus rien avoir de commun avec vous, esprit étroit qui vous entêtez dans une opposition systématique contre le gouvernement.

AGNEESSENS. Van Ypen !

MARIE. Mon père, je vous en supplie !

DEPUTTE, venant se placer entre Agneessens et Van Ypen. Voyons, je sais un moyen de concilier tout cela. Voici un papier que j'apporte de la paroisse de Saint-Nicolas ; j'ai fait prévenir mon notaire, et nous allons sur l'heure même signer le contrat de ces deux enfants.

MARIE, à part. Ciel !

DESMET. Jacques, j'espère que vous voilà content ?

THÉRÈSE. Et toi aussi, Marie ? Ah ! bon Dieu ! qu'est-ce qu'elle a donc ?

MARIE. Mon père, ne pensez plus à ce mariage, car il est impossible !

TOUS. Impossible !

JACQUES. Ô mes pressentiments !..

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

Carrefour du Manneken-Pis. La statuette vêtue de ses habits de gala, l'épée au côté. Nicolas est sur une petite échelle achevant d'ajuster le costume.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOLAS, seul.

Voilà votre toilette terminée, Monsieur... (Il descend de l'échelle et se place à quelque distance.) Très bien ! très bien !.. Air galant, tournure de gentilhomme, aspect imposant !.. Qu'est-ce qu'il était tout-à-l'heure ? un va-nu-pieds, un véritable petit va-nu-pieds ; ça met un habit brodé... il n'en faut pas plus pour faire un personnage... soit dit sans vous offenser, vous, l'idole de vos concitoyens... Et quel maître ! jamais de caprices, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais le moindre coup de pied ; ne s'habillant, d'ordinaire, qu'une couple de fois par an, et me payant pour cela deux cents florins, sans compter... le pour-boire.

SCÈNE II.

NICOLAS, DEBRUYN, un sceau à la main, se dirigeant vers la fontaine.

DEBRUYN. Eh bien ! pas d'eau ?

NICOLAS. Suspendue pour cause de service particulier.

DEBRUYN. Il faut cependant que j'achève vite ma tournée, pour aller ensuite devant l'Hôtel-de-Ville, car il y aura du tapage, et partout où il y a du tapage, c'est la place du boulanger DebruyN.

NICOLAS. Je ne l'ignore pas.

DEBRUYN, apercevant un factionnaire qui se promène à l'angle de la rue. Ah ! on a donc laissé les postes aux soldats autrichiens ?.. Ceux de la basse ville appartiennent pourtant à la garde bourgeoise.

NICOLAS. En fait de bourgeois, je ne suis chargé que de celui-là.

DEBRUYN. Pourquoi cet acte arbitraire ?

NICOLAS. Demandez à maître Van Ypen, qui sort de sa maison. (Van Ypen sort en effet de sa demeure, traverse la place et disparaît.)

DEBRUYN. Il a l'air de mauvaise humeur... Il se rend sans doute à l'Hôtel-de-Ville.

NICOLAS. C'est possible... (Il éloigne l'échelle de la fontaine.)

DEBRUYN. Il s'agit du serment. Malheur à celui qui laisserait rognier nos privilèges, car nous l'assommerions.

NICOLAS. Tout cela ne me regarde pas, moi. Adieu ! Dans une heure, l'eau coulera pour tout le monde... (A part.) Rentrons chercher la chaîne que j'ai promise à Thérèse. Sitôt que j'aurai mis

le père Desmet à l'ouvrage, je cours chez lui, et sa fille m'accordera mon pardon. (Il sort.)

DEBRUYN. Ça me déplaît de voir là une sentinelle autrichienne.

SCÈNE III.

DEBRUYN, AGNEESSENS, MARIE.

DEBRUYN. Ah ! maître Agneessens, vous allez à la séance, n'est-ce pas ? Tenez ferme, nous sommes là pour vous soutenir.

AGNEESSENS. DebruyN, je vous en prie, ne gêtez pas notre cause par des violences.

DEBRUYN. Si le peuple veut, voyez-vous, il ne fera qu'une bouchée de tous les traitres, car ça va trop loin : avoir voté le liard au pot de bière sur tout le plat pays ! ça crie vengeance !

AGNEESSENS. Fiez-vous à vos doyens, DebruyN, et surtout pas de troubles, pas d'agitation.

DEBRUYN, reprenant son sceau, à part. Encore un enjôleur, un faiseur de phrases. Si ça ne va pas comme nous voulons tout-à-l'heure, tu vas voir comme nous savons travailler. (Il sort. Pendant qu'Agneessens causait avec DebruyN, Marie a regardé tristement la maison de Van Ypen.)

AGNEESSENS. Viens, ma fille... Que regardes-tu donc là ? Ah ! oui, je comprends : c'est la demeure de Jacques. Mais si tu le regrettes tant, pourquoi, de toi-même, avoir refusé ?..

MARIE. Mon père !

AGNEESSENS. Et Van Ypen... le voilà brouillé avec moi. Enfin, le temps le rendra plus raisonnable, et toi aussi, tu es assez jeune pour pouvoir attendre quelques mois.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. C'est elle !

MARIE, l'apercevant. Dieu !.. Mon père, il faut que vous arriviez à l'Hôtel-de-Ville.

LE BARON. Eh ! maître Agneessens, ne vous pressez pas tant, vous avez encore une demi-heure.

MARIE, à part. Sa vue me fait mal.

AGNEESSENS. Monsieur le baron, je me suis présenté chez vous ce matin.

LE BARON. Chez moi ?

MARIE, à part. Que dit-il ?

AGNEESSENS. J'ai prononcé hier des paroles offensantes pour vous... j'ignorais à quelle famille vous appartenez. Pardonnez à un vieillard, que

l'amour de son pays a fait sortir des bornes de la modération.

LE BARON. Personne de ma famille n'a, je pense, l'honneur d'être connu de vous.

AGNESSENS. Détrompez-vous.

LE BARON. Comment ?

AGNESSENS. Je veux dire que je dois peut-être à l'un des vôtres un service qui me fait une obligation du dévouement.

LE BARON, à part. Parleut comme cela se trouve... (*Regardant Marie, haut.*) Peut-être aussi, de ma part, y a-t-il un engagement tacite à éloigner de vous, dans l'occasion, les périls qui pourraient vous menacer... (*A part.*) Elle doit me comprendre.

AGNESSENS. Pour ce qui me regarde, mon sort est dans la main de Dieu ; mais pour vous... il est une promesse que je serais heureux d'obtenir.

LE BARON. Une promesse ?

AGNESSENS. Jurez-moi, quoi qu'il arrive, de ne jamais tremper dans les persécutions qui se préparent contre la Belgique, contre ce pays qui est... ma patrie. Un jour, peut-être, vous le regretteriez amèrement.

LE BARON. Voilà, mon maître Agneessens, une phrase d'oracle que j'entends pour la seconde fois. Sans la distance et les bonnes murailles qui vous séparent, je croirais que vous vous êtes donné le mot.

AGNESSENS. Que voulez-vous dire ?

LE BARON. Qu'il y a six mois, lors de mon voyage à Vienne, mes visites d'adieu m'avaient conduit en Moravie, où, pour me distraire, il me prit fantaisie d'aller visiter une célèbre forteresse qui sert de prison d'État.

AGNESSENS. Grand Dieu !

LE BARON. Là, dans un de ses cachots, où je fus saisi, je l'avoue, d'une grande pitié, le commandant de la forteresse qui m'accompagnait, étant venu, je ne sais comment, à prononcer le nom de mon père, un spectre, un malheureux prisonnier, se dressa tout-à-coup sur ses chaînes, ses yeux semblèrent jeter du feu, et s'allongeant vers moi, qui me rejetai en arrière par un naturel mouvement d'horreur, il balbutia les mots de Belgique, de patrie, de destinée... Enfin, il me tint un discours aussi bizarre qu'incompréhensible, et que votre prophétie me rappelle en ce moment.

AGNESSENS. Après, après !

LE BARON. Une crise nerveuse vint le priver de sa connaissance. Je me hâtai de sortir, aimant fort peu de ma nature les scènes de folie et les fous.

AGNESSENS. Malheureux !

LE BARON. Quoi donc ?.. c'est vrai ! j'y songe à présent... un prisonnier dont vous demandiez la

liberté... Serait-ce lui, maître Agneessens ? Je l'ignorais. Excusez-moi, si je vous ai, sans le savoir, rappelé un cruel souvenir... Quoiqu'on accorde peu de grâce aux infortunés qu'on envoie dans ce séjour de douleur, je vous offre le crédit du comte de Terzki, mon père.

AGNESSENS. Du comte de Terzki !.. oh ! taisez-vous !

LE BARON. Quel est le crime de ce condamné ?

AGNESSENS. Aucun. Je ne puis trahir ce secret qui n'est pas le mien, un serment m'a lié. Mais, je le répète, monsieur le baron, ne persécutez pas la Belgique, vous vous épargnerez un remords. Adieu ! souvenez-vous de mes paroles... (*Il sort avec Marie. Pendant ces derniers mots ; Jacques a paru et s'est arrêté sur le seuil de sa porte.*)

SCENE V.

LE BARON, JACQUES.

LE BARON, à lui-même. Que diable veut-il dire ? mais il se rend à l'Hôtel-de-Ville, Marie va le quitter, ne la perdons pas de vue.

JACQUES, se plaçant sur son chemin. Où allez-vous ?

LE BARON. La question est nouvelle. Faites-moi passage.

JACQUES, énergiquement. Pas de ce côté, Monsieur.

LE BARON. Et pourquoi n'irais-je pas où il me convient ?

JACQUES. Parce que votre intention est de suivre Marie.

LE BARON. Qu'est-ce que c'est que ça, Marie ?

JACQUES. Une jeune fille que vous voulez déshonorer.

LE BARON. Ah !

JACQUES. Une jeune fille qui allait devenir ma femme, quand elle a déclaré que ce mariage était impossible.

LE BARON. Voyez-vous cela.

JACQUES. Et c'est vous qui, à l'aide de je ne sais quel moyen, l'avez contrainte à cette action.

LE BARON. Bien de l'honneur que vous me faites, monsieur Jacques.

JACQUES. Trêve de plaisanteries, Monsieur ; entre nous, c'est un duel, un duel à mort !

LE BARON, éclatant de rire. Ah ! ah ! ah ! désolé vraiment que la distance qui nous sépare... je manie l'épée assez habilement ; en revanche, le couteau est peu de mon goût.

JACQUES. Le couteau... était pour l'espion.

LE BARON, faisant un mouvement de colère. Encore !

JACQUES. Hier, vous mettiez la main sur votre épée à cette insulte, est-ce donc parce qu'elle

vous était faite par un vieillard? alors je vous dirai que vous êtes un lâche.

LE BARON. Ah!... (*Vivement.*) Au cimetière des Carmélites, ce soir, à sept heures!

JACQUES. J'y serai.

LE BARON. Ce n'est pas un espion qui vous attendra, c'est un rival. Plus de mensonge! j'aime Marie.

JACQUES. Eh bien! votre vie ou la mienne!

LE BARON. Point de bruit: voici quelqu'un... Tout est convenu.

JACQUES. A ce soir... (*Il rentre dans sa maison.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LE COLONEL FALK.

LE BARON. C'est vous, colonel Falk, vous allez à l'Hôtel-de-Ville?

FALK. Oui... Voyons comment cela va se passer...

LE BARON. En interpellant le doyen Van Ypen le premier, il consentira à prêter serment, et entraînera ainsi après lui, deux ou trois esprits faibles.

FALK. En cas de résistance; toutes nos mesures sont prises: le corps des nations supprimé, les compagnies bourgeoises et les serments désarmés et dissous. Le siège du gouvernement transféré à Gand, et une bonne citadelle élevée, ici, aux frais de la ville...

LE BARON. Colonel, il faudrait pour cela la main du duc d'Albe.

FALK. Nous l'aurons, Monsieur, nous l'aurons.

LE BARON. Qu'est-ce que c'est que cela? Ah! la garde bourgeoise qui vient relever le factionnaire.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UNE PATROUILLE DE LA GARDE BOURGEOISE, dans laquelle figure DEPUTTE.

DEPUTTE, au factionnaire, qui s'est mis sur la défensive. Factionnaire, vous avez l'ordre de votre sergent, c'est bien! mais nous avons celui de notre lieutenant; nous sommes parfaitement en règle des deux côtés. Voyons, cédez-nous le poste par une petite transaction.

LE FACTIONNAIRE. Passez au large; on je fais feu.

DEPUTTE, reculant. Diable! il le ferait comme il le dit.

FALK. Factionnaire, je vous autorise à céder le poste... (*S'éloignant avec le baron.*) Venez! il ne faut pas engager une lutte pour si peu... (*Ils sortent. Le factionnaire se retire, la patrouille passe après avoir laissé Deputte en faction.*)

SCÈNE VIII.

DEPUTTE, puis DESMET, THÉRÈSE et NICOLAS.

DEPUTTE, seul. Il est très conciliant, ce colonel Falk. Que diable ont-ils donc à le représenter comme un sabreur impitoyable? mais c'est un vrai mouton... Grâce au Ciel, malgré les sinistres prédictions que l'on faisait circuler sur la séance de l'Hôtel-de-Ville, tout se passera le mieux du monde.

THÉRÈSE, avant d'être vue. Pourquoi ne pas me laisser à la maison?

DESMET. Oui, pour que ce vaurien de Nicolas aille t'y trouver.

DEPUTTE. Eh! c'est le père Desmet.

DESMET, entrant avec sa fille. Voici l'heure du rendez-vous qu'il m'a donné.

DEPUTTE, appelant. Père Desmet?

DESMET. Que me veut ce militaire?

THÉRÈSE. Mais c'est maître Deputte, l'apothicaire.

DESMET. C'est ma foi vrai!... Comment cela va-t-il?

DEPUTTE. Pardon, si je refuse votre poignée de main, c'est la consigne.

NICOLAS, entrant, à part. Aie! il a amené Thérèse avec lui.

THÉRÈSE, à part, l'apercevant. Nicolas! soyons toujours fâchée.

DESMET, à Nicolas. Me voici à l'heure, conduisez-moi chez ma nouvelle pratique.

NICOLAS. Vous y êtes.

DESMET. Comment?

NICOLAS. Armez-vous de vos ciseaux et de votre ruban de papier.

DESMET, étonné. A qui faut-il que je prenne la mesure?.. A Deputte?

NICOLAS. Ni à lui, ni à sa guérite.

DESMET. À qui donc?

NICOLAS. Au plus ancien bourgeois de Bruxelles, à mon maître, que voici.

DESMET. Me faire venir pour prendre mesure au Manneken-Pis!.. Monsieur! votre intention est-elle de vous moquer de moi?

NICOLAS. Ma commande ne vous convient-elle pas, vous n'avez qu'à le dire? Il y a bien d'autres tailleurs, et je vais...

DESMET. Attendez donc!.. du moment que votre intention n'est pas...

NICOLAS. Alors, à la besogne... (*Il va replacer l'échelle.*)

THÉRÈSE, riant. Mon père, si les petits enfants sortent de l'école, vous êtes sûr de les amuser.

DESMET. Deputte les dispersera.

NICOLAS. Tout est prêt pour la cérémonie.

DESMET, allant vers la fontaine. Mais je vous défends de causer avec ma fille.

NICOLAS. Très bien !

DESMET. Je vous le défends.

NICOLAS. C'est entendu !

DEPUTTE, *s'asseyant sur un banc de pierre et regardant Desmet qui monte à l'échelle. Il grimpe comme un allumeur de reverberes.*

NICOLAS, *accourant auprès de Thérèse. Thérèse, pardonnez-moi la scène d'hier.*

THÉRÈSE. Du tout ! il faut que vous ayez une leçon.

DESMET, *sur l'échelle. No parlez pas à ma fille !...*

NICOLAS. Thérèse, je me repens.

DESMET, *tout en prenant mesure au Manneken-Pis. Nicolas !*

NICOLAS. Je suis à vous !... Thérèse, voici la chaîne d'or que je vous ai promise.

THÉRÈSE. Non, non !... *(A part.)* J'ai pourtant bien envie de la regarder.

DESMET. Nicolas !

NICOLAS, *suppliant. Ma petite Thérèse !*

THÉRÈSE. Eh bien ! à genoux !

NICOLAS. M'y voilà.

DESMET. Attends, attends ! je vais prendre mesure de ma canne sur ton dos... *(Il se dispose à descendre. Nicolas se relève et va fermer la grille de la fontaine.)* Eh bien ! il m'enferme !

DEPUTTE, *se tenant les côtes. Je suis à la comédie !*

NICOLAS, *à Thérèse. Me voilà à vos genoux, comme vous l'exigez. Faut-il que je les embrasse, vos genoux ?*

DESMET, *derrière la grille. A la garde !.. Deputte, je requiers votre intervention. Repoussez-le à main armée.*

DEPUTTE. Ce n'est pas ma consigne.

THÉRÈSE, *éclatant de rire. Ah ! ah ! ah ! c'est drôle !.. et pour avoir imaginé ça, je vous pardonne.*

DESMET, *qui, en ébranlant la grille, est parvenu à l'ouvrir, accourt avec sa canne. Attends ! attends !*

DEPUTTE, *parant la canne avec son arquebuse. Holà !*

DESMET. Allez-vous m'empêcher de l'assommer, à présent ?

DEPUTTE. Je me verrais forcé de vous conduire à la prison de l'Amigo.

THÉRÈSE. C'est sa consigne, il faut la respecter. Mais quelles rumeurs du côté de l'Hôtel-de-Ville.

DEPUTTE. Des rumeurs !

THÉRÈSE. J'aperçois votre ami Van Ypen qui accourt pâle et défait.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VAN YPEN, puis DEBRUYN et une foule populaire.

DESMET. Van Ypen, qu'avez-vous ?

VAN YPEN. Laissez-moi ! ne m'arrêtez pas ! La populace me poursuit ! L'entendez-vous ? je suis un homme mort !.. *(Il rentre et se renferme chez lui.)*

DESMET. Allons-nous-en, ma fille, il ne fait pas bon ici.

DEPUTTE. Eh bien ! voilà qu'ils m'abandonnent.

THÉRÈSE. Pas moyen de faire, de tous côtés la foule accourt.

LA FOULE, *entrant, conduite par Debruyne et par un homme qui a une corde jetée sur ses épaules. Mort à Van Ypen !*

DEPUTTE, *qui a quitté son arme. Mes amis, que vous a-t-il fait ?*

DEBRUYN. C'est un traître !

DEPUTTE. Encore une fois, que lui reprochez-vous ?

DEBRUYN. De nous avoir vendus à l'Autriche ! Tout-à-l'heure, à l'Hôtel-de-Ville, lui seul a prêté le serment. A mort !

LA FOULE. A mort !

DEBRUYN. Il s'est dirigé de ce côté. Voilà sa maison, enfonçons les portes.

LA FOULE. Oui ! oui ! A mort ! à mort !.. *(Ils frappent à coups redoublés sur la porte de Van Ypen.)*

JACQUES, *à la fenêtre, avec une arquebuse. Le premier de vous qui porte la main sur mon père, je le tue... (Il couche en joue, la foule recule.)*

THÉRÈSE. C'est bien... *(A Nicolas.)* Soutenez-le.

DESMET. Allons prévenir la garde bourgeoise.

NICOLAS. J'aime mieux ça... *(Ils sortent. Deputte, les voyant s'éloigner, s'esquive de son côté.)*

DEBRUYN, *à la foule. Eh ! quoi ! vous reculez devant un homme. Que ferez-vous donc devant les dragons autrichiens ?*

LA FOULE. C'est vrai !.. *(Quelques émeutiers paraissent avec des torches.)*

L'HOMME *à la corde. Des torches ! des torches ! brûlons, pillons la maison !..*

SCÈNE X.

LES MÊMES, AGNEESSENS.

AGNEESSENS. Arrêtez !

LA FOULE. Agneessens !

AGNEESSENS. Oui, Agneessens qui vient de l'Hôtel de ville, où il a fait triompher vos droits.

DEBRUYN. Vive Agneessens !... Mort à Van Ypen !

LA FOULE. Mort à Van Ypen !

AGNESSENS. Arrêtez ! vous dis-je, ou tuez-moi avec lui.

DEBRUYN. Non ! non ! Vive Agneessens ! vive le père du peuple !

LA FOULE. Vive le père du peuple !

AGNESSENS. Qu'allez-vous faire, malheureux ? piller, incendier.

LA FOULE. Oui ! oui !

AGNESSENS. C'est souiller votre cause. Elle est sainte, n'allez pas la déshonorer par des brigandages.

DEBRUYN. Il nous traite de brigands ?... (La foule murmure.)

AGNESSENS. Oui. Ce n'est plus l'amour de vos libertés qui vous guide, et vous allez donner raison à vos ennemis.

DEBRUYN. Faut-il donc laisser en paix les traîtres ? Sont-ce les Autrichiens qui les puniront ? Van Ypen nous a trahis, nous voulons brûler sa maison, piller celle des gens suspects.

LA FOULE. Oui, nous le voulons !

AGNESSENS. Et qui paiera les dégâts que vous allez commettre ? vos concitoyens, vous-mêmes. Il faudra frapper de nouvelles taxes pour indemniser les victimes. On en mettra sur le grain qui coûte déjà si cher. On en mettra sur la bière, sur tous les objets de consommation ; et le travail s'arrêtera, et les boutiques fermeront, et nous chômerons tous, pendant une année peut-être, pour payer votre folie d'un moment. Debruyne, mon ami, revenez à vous, vous êtes un homme égaré.

DEBRUYN. Je ne dis pas non, vous avez raison, peut-être ; mais il faut que nous nous vengions sur quelqu'un.

L'HOMME à la corde. A bas ! à bas ! enfonçons la maison !

AGNESSENS, se plaçant devant la porte. Mes amis ! j'ai toute ma vie défendu vos droits, et je les défendrai jusqu'à la mort ; mais, fussiez-vous me punir de mes services, je vous le répète, il n'y a que des ennemis du peuple, que des brigands qui puissent commettre de tels

excès... (Il marche sur eux et les fait reculer.)

L'HOMME à la corde. A bas ! à bas ! mort à Agneessens !... (Il prend sa corde, et va la mettre au cou d'Agneessens. Marie entre, pousse un cri et se précipite sur son père.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE, puis JACQUES.

MARIE. Mon père ! non ! vous ne l'assassinerez pas !

JACQUES, arrachant la corde et la jetant à terre. Misérable !

MARIE, au peuple. On vous trompe ! Il y a parmi vous des soldats déguisés. Oui, je les ai vus.

DEBRUYN. Des agents du gouverneur !

MARIE, montrant celui qui tenait la corde. Connaissez-vous cet homme ?

DEBRUYN. Non.

MARIE. Il n'est pas de Bruxelles, j'en suis sûre.

QUELQUES VOIX. Si, si, nous le connaissons.

DEBRUYN. C'est un Autrichien ! je l'ai vu en faction. Attends ! attends ! c'est toi qui as mérité la corde. (Il la ramasse.)

L'HOMME. A moi, camarades !... (Une mêlée s'engage.)

AGNESSENS. Mes amis ! mes amis, laissez-les fuir. Ils vous poussent au désordre, afin d'avoir un prétexte pour vous massacrer après.

MARIE. Oui, des régiments entrent de tous côtés dans Bruxelles.

DEBRUYN. Des régiments... (Saisissant une torche.) A la Chancellerie ! Mort aux Autrichiens !..

LA FOULE. Mort aux Autrichiens !... (La foule se précipite sur les pas de Debruyne en agitant les torches. On entend sonner le tocsin et des tambours battre la générale.)

AGNESSENS. Ah ! j'empêcherai ce crime, ou bien ils me tueront !

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.

ACTE QUATRIÈME.

SIXIÈME TABLEAU.

Un salon chez le colonel Falk. Table avec des papiers, placée près d'une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, FALK.

LE BARON, *entrant*. D'après les ordres du marquis de Prié, je me rends chez vous à l'heure dite, colonel Falk.

FALK. M. le gouverneur va venir lui-même.

LE BARON. Pourquoi cette entrevue ?

FALK. Je l'ignore.

LE BARON. Depuis que la Chancellerie a été incendiée, les troubles, les pillages n'ont pas discontinué à Bruxelles. Peut-être est-ce le motif de cette conférence.

FALK. Voici le gouverneur !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS DE PRIÉ.

PRIÉ. Messieurs, je vous salue. J'ai reçu cette nuit un courrier de Vienne. L'empereur est content de nous. Colonel, il vous confère la croix de commandeur de son ordre... (*Au baron.*) Rodolphe, il a signé votre nomination à l'office que je sollicitais pour vous.

LE BARON. Recevez nos remerciements.

PRIÉ. Quelle que soit votre satisfaction, Messieurs, elle n'égale pas la mienne. Irrité par les rapports qu'il a reçus de moi sur les troubles dont Bruxelles a été le théâtre, l'empereur cède enfin à mes instances, il m'autorise à punir rigoureusement, j'ai la liberté d'agir et je serai sans pitié.

FALK. À la bonne heure !

PRIÉ. J'écraserai de ma vengeance le Brabant, mais Bruxelles surtout, que je veux réduire à la misère ; quand cette population insolente sera diminuée de moitié, chassée par la ruine et la peur, elle ne sera plus en état de nous donner de ces inquiétudes.

FALK. À la place de l'empereur, je n'aurais pas eu tant de patience.

PRIÉ. Agneessens, Van Ypen et quatre autres doyens vont se rendre ici ; je les ai fait appeler en votre nom, sous prétexte d'une commande.

LE BARON, *à part*. Agneessens !

PRIÉ, *à Falk*. Avez-vous, suivant mes ordres, mandé un capitaine et des soldats ?

FALK. Ils attendent dans la salle basse.

PRIÉ. Qu'ils montent... (*Il s'assied. Falk disparaît un moment.*)

LE BARON. Vous allez donc faire arrêter les doyens ?

PRIÉ. Oui.

LE BARON, *à part*. Bravo ! ceci accélérera la capitulation de Marie, je pourrai ensuite lui faire croire qu'elle me doit le salut de son père qui, sans doute, n'est pas sérieusement en péril.

FALK, *reparaissant avec un capitaine et des soldats qui restent en dehors*. Voici, Monseigneur.

PRIÉ, *se levant*. Capitaine, vous allez vous tenir avec vos hommes dans cette chambre. Vous n'en sortirez que lorsqu'on vous appellera, vous ferez alors ce qui vous sera dit. Allez... (*Le capitaine et les soldats se retirent.*)

LE BARON*. Cette arrestation est une bonne mesure, sans doute ; mais vous ne pourrez pas étendre le châtiment jusqu'aux doyens. Van Ypen a voté dans notre sens à l'hôtel-de-Ville.

PRIÉ. À son égard, nous verrons.

LE BARON. Agneessens a tenté de s'opposer aux pillages.

FALK. C'est son opposition qui en est la cause première. (*Le baron emmène Falk au fond de la chambre et semble l'engager à ne pas exciter le gouverneur.*)

PRIÉ. Punir cet Agneessens, le châtier exemplairement... c'est là le plus doux de ma vengeance. Je le flétrirai en le confondant avec les pillards, je le ferai mourir de la main du bourreau. Et ce n'est pas assez, je veux qu'il souffre. Avant la mort, je veux qu'il subisse la torture, lui et les autres. Il m'a fallu te céder, peuple insolent ! Je me relève et je me venge !

LE BARON, *à part*. Je saurai bien le calmer quand cela me sera utile**.

PRIÉ. Maintenant, écoutez. Agneessens et Van Ypen, c'est moi qui les recevrai ici ; les quatre autres doyens seront introduits auprès du bourgmestre Decker, dans un autre appartement. Tandis que nous les retiendrons, sous différents prétextes, le conseil de Brabant qui se rassemble à son heure accoutumée, pour ne pas donner de soupçons, va rendre contre eux un décret d'arrestation.

FALK. Qu'avons-nous besoin de ces faiseurs de phrases ? quatre hommes de mon régiment, et avec mon sabre, je rendrai inutiles les plumes des écrivassiers.

PRIÉ. L'empereur, messieurs, m'ordonne d'agir par les voies de justice régulières.

LE BARON, *à part*. J'aime mieux cela.

* Falk, le baron, Prié.

** Le baron, Prié, Falk.

PRIÉ, à lui-même. Ai-je bien tout prévu ? Ah ! lorsque les doyens seront arrêtés, vous les garderez à vue, ici ; ils ne seront transportés à la prison de la Steen-Porte, que lorsque la nuit sera venue.

LE BARON. C'est cela ; car les bourgeois pourraient bien se lever pour délivrer Agneessens.

PRIÉ. S'ils le délivrent, je fais mettre le feu à la villa.

FALK. Aux quatre coins.

PRIÉ. Que les rues par où passeront les prisonniers soient bordées de troupes, et qu'elles tirent au premier cri, au premier mouvement.

FALK. Je me charge de tout. *(Le baron appelle Falk du geste et cause tout bas avec lui, au loin.)*

PRIÉ. Ah ! je touche donc au moment de la vengeance ! Quelle joie ! Mais, l'heure passe... Agneessens ne viendrait-il pas ?.. soupçonnerait-il ?.. *(Allant à la fenêtre.)* Non ! le voilà ! sa femme, sa fille le conduisent jusqu'à la porte... Oui, embrassez-le, vous le voyez pour la dernière fois... *(Vivement.)* Rodolphe, au conseil de Brabant, vous-même ; sitôt qu'il sera rendu, apportez sans perdre une minute, le décret d'arrestation. J'entends d'Agneessens, sortez par ici... *(A Falk.)* Je donne mes dernières instructions au bourgmestre Decker et je reviens... *(Il sort par une porte latérale. Agneessens paraît, introduit par un domestique.)*

SCÈNE III.

FALK, AGNEESSENS, puis VAN YPEN.

AGNEESSENS. On est venu me dire, monsieur le colonel, de me rendre chez vous.

FALK. Oui, une commande.

AGNEESSENS. Le tourneur de chaises est à vos ordres. *(La porte du fond se rouvre, le domestique introduit Van Ypen.)*

AGNEESSENS, surpris. Van Ypen.

VAN YPEN, embarrassé. Agneessens ! *(Se détournant de lui.)* J'ai reçu l'invitation, monsieur le colonel...

FALK. Oui, il s'agit d'une fourniture. Attendez un moment. Causez ensemble, vous vous connaissez.

AGNEESSENS. C'est au singulier hasard qui nous fait appeler ici, tous deux, à la même heure, que je dois de me retrouver avec un ancien ami, car il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, n'est-ce pas, Van Ypen ?

VAN YPEN. C'est possible... *(A part.)* Son regard me met à la gêne.

AGNEESSENS, à part. Pauvre Van Ypen ! le sentiment de ses torts ne lui laisse d'autre parti que de m'éviter et de me haïr.

FALK, quittant la fenêtre où il regardait, à part. Ah ! voici les autres doyens.

AGNEESSENS, avec pénétration. C'est la première fois que monsieur le colonel veut bien m'employer.

FALK. Ce n'est pas moi.

AGNEESSENS. Qui donc ?

FALK. Vous allez le savoir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PRIÉ.

AGNEESSENS ET VAN YPEN. Le marquis !

PRIÉ. Oui, Messieurs, c'est moi qui vous ai mandés. *(A Falk tout bas, en lui montrant la fenêtre.)* Colonel, veillez.

AGNEESSENS, à part. Ceci est bien étrange.

PRIÉ, à Agneessens. Un jour, je me suis rendu chez vous et vous m'avez remontré qu'il eût été plutôt selon la coutume, de vous faire venir à mon hôtel. Vous voyez que je fais mon profit de toutes les leçons qu'on me donne.

AGNEESSENS. Nous ne sommes pourtant pas dans votre hôtel, Monseigneur.

PRIÉ. Qu'importe !.. Vous êtes un habile homme, maître Agneessens ! d'honneur vous travaillez à merveille ; aussi, je veux vous employer, et je promets que vos travaux vous seront payés à leur juste prix... Ainsi qu'à vous, maître Van Ypen.

VAN YPEN. Monseigneur, pour les assiettes et les pots d'étain, nulle part vous ne trouverez un choix plus satisfaisant que dans ma boutique. Mon fils Jacques invente chaque jour des façons, des dessins qui font la jalousie de tous les orfèvres de Bruxelles... J'ai bien failli le perdre, mon pauvre enfant, ce coup d'épée qu'il a reçu dans son duel...

PRIÉ. Le baron de Neudorf a blessé votre fils sans le vouloir, m'a-t-il dit, en le désarmant... Je suis bien aise que vous m'annonciez sa guérison... *(A Agneessens.)* Les fournitures que l'on voudrait vous demander, maître Agneessens, pourriez-vous les exécuter ? vos ouvriers n'auraient-ils pas été arrêtés parmi les pillards ?

AGNEESSENS. Les ouvriers, Monseigneur, ne commettent pas d'actes de brigandages. Vous n'ignorez pas que tous les incendiaires arrêtés sont de la lie du peuple, ou des voleurs échappés de prison ; et vous devez savoir aussi qu'on a trouvé déguisés parmi les pillards, plusieurs soldats de la garnison... Justice n'a pas encore été faite, Monseigneur.

PRIÉ. Elle le sera, maître Agneessens ; rassurez-vous, elle le sera.

VAN YPEN. Et ils l'auront bien mérité. Quand je pense qu'ils ont voulu mettre le feu à ma maison...

AGNEESSENS. Oui, cela n'a été empêché que par les efforts d'un homme, qu'autrefois vous appeliez votre ami.

VAN YPEN, à part. Je suis fâché de lui devoir cela, j'ai l'air d'être ingrat.

* Van Ypen, Prié, Agneessens.

PRIÉ, *à part*. Il me semble que Rodolphe devrait déjà être de retour.

AGNESSENS. Monseigneur, veuillez me dire ce que vous avez à m'ordonner, ma fille m'attend...

PRIÉ. Êtes-vous donc si pressé ?

AGNESSENS. Je le suis en effet.

PRIÉ. Et vous, maître Van Ypen ?

VAN YPEN. Moi, Monseigneur, j'ai tout le temps. (*A part.*) Je ne serais pas fâché qu'Agneessens partît sans moi.

PRIÉ, *à Van Ypen*. N'avez-vous apporté aucun de ces merveilleux dessins qu'invente votre fils ?

VAN YPEN. Non, Monseigneur, mais si vous l'ordonnez, je cours...

PRIÉ, *vivement*. Non ! non ! restez !.. (*Le regard d'Agneessens devient très défiant.*) Maître Agneessens, je désire avoir encore une douzaine de chaises pareilles à celles que vous m'avez faites.

AGNESSENS. Il suffit.

PRIÉ. Attendez donc que je cherche le mémoire qui m'en a été remis. Cela n'est pas réglé.

AGNESSENS. Vous vous trompez, Monseigneur.

PRIÉ, *assis près de la table où il feint de chercher un papier, interrogeant à voix basse le colonel qui se tient en observation à la fenêtre*. Rien encore ?

FALK. Rien.

PRIÉ. Comme il tarde !

AGNESSENS. Vous ne me devez rien, et si vous le permettez... (*Il se dispose à sortir.*)

PRIÉ. Il me semble que j'avais encore quelque chose à vous dire... vous n'étiez pas si pressé de mettre fin à notre entrevue lorsque je suis venu chez vous... Il y avait alors quantité de griefs à énumérer. N'avez-vous donc plus rien à me dire qui puisse m'éclairer sur les vœux de la bonne ville de Bruxelles ?

VAN YPEN, *à part*. Eh bien ! il y a beaucoup d'injustice dans le mal qu'on dit de lui.

AGNESSENS. A quoi cela servirait-il ? Tous nos vœux vous les connaissiez, et cela n'a rien changé à vos résolutions fatales.

VAN YPEN, *à part*. Ceci est vrai pourtant.

PRIÉ, *à part, avec colère*. Insolent !..

AGNESSENS, *s'approchant de Prié et baissant la voix*. Et moi personnellement, Monseigneur. Il est un vœu que j'ai formé et que je vous ai exprimé inutilement aussi : c'est de voir mettre en liberté un prisonnier qui souffre et se désespère dans les cachots de l'Autriche.

PRIÉ. Rassurez-vous, il ne souffre plus.

AGNESSENS. Il est libre ?

PRIÉ. Il est mort.

AGNESSENS. Mort !.. Il est mort !

VAN YPEN, *à part*. Qui donc ?

AGNESSENS. Après vingt-deux ans de captivité !

FALK, *s'approchant de Prié*. Je ne vois rien venir.

PRIÉ, *à part, avec inquiétude*. Le conseil n'aurait-il pas voté ce décret ?

AGNESSENS. Je me retire, Monseigneur ; la nouvelle que vous me donnez est une affliction pour moi, et j'ai besoin d'être seul.

PRIÉ, *se plaçant entre Agneessens et la porte*. Attendez !

AGNESSENS. Pourquoi me retenir ?

PRIÉ. Quelques minutes encore ! (*Falk a quitté précipitamment la fenêtre, il ouvre la porte latérale. Le baron de Neudorf parait avec un large pli cacheté qu'il remet au marquis. Prié l'ouvre, le lit rapidement et sa physionomie prend une subite expression de joie. Ces différents mouvements se font dans un silence complet.*)

PRIÉ, *au colonel, en lui remettant le papier*. Colonel, faites votre devoir... (*Il sort.*)

FALK, *appelant*. Holà !.. (*Les soldats paraissent.*) Capitaine, ces deux hommes sont vos prisonniers.

VAN YPEN. Prisonniers !

AGNESSENS. Je m'en doutais, c'est dans un piège qu'on nous a conduits !

FALK, *au capitaine*. Faites garder tous les portes.

VAN YPEN. Prisonniers !.. (*Agneessens lui tend la main, Van Ypen se jette dans ses bras.*) Mon ami ! mon ami ! pardonnez-moi !

AGNESSENS. Le malheur réconcilie.

LE BARON. J'ai ordre de vous séparer.

AGNESSENS. Baron de Neudorf, comte de Terzki, il faut que je vous parle !

FALK, *à Van Ypen*. Allons !

AGNESSENS, *à Van Ypen*. Du courage ! notre conscience est pure !

VAN YPEN, *emmené par les soldats*. Mon fils ! mon fils !

SCÈNE V.

LE BARON, AGNEESSENS.

LE BARON. Je vous écoute, mais soyez bref, car mes instructions m'obligent...

AGNEESSENS. Monsieur le baron, vous avez été l'émissaire de cet ordre inique... Malgré mes avertissements, vous vous êtes fait le complice de la persécution contre les Belges, persécution qui entre aujourd'hui dans la voie des échafauds !

LE BARON. Monsieur !

AGNEESSENS. Eh bien ! je vais, d'un mot, vous faire reculer d'épouvante... J'ai un secret sur le cœur, un secret qui me pèse depuis longtemps. La mort, qui brise les serments comme les existences, me permet enfin de le révéler. Monsieur le baron, si les bourreaux autrichiens versent à flots le sang des Belges, au nom du Ciel, et pour le salut de votre âme, tâchez d'en avoir les mains pures. Si notre patrie doit tomber martyre de sa

foi, qu'elle ne voie pas du moins, cette mère infortunée, qu'elle ne voie pas son sein déchiré par l'un de ses enfants !

LE BARON. Que voulez-vous dire ? je ne vous comprends pas.

AGNESESSENS. Monsieur le baron, et vous aussi, vous êtes Belge !

LE BARON. Moi, Belge ! moi ?

AGNESESSENS. Rappelez-vous mes prières, mes supplications, succédant tout-à-coup aux paroles de la haine, depuis que vous avez nommé devant moi le comte de Terzki.

LE BARON. Ne suis-je pas son fils ?

AGNESESSENS. Rappelez-vous ce spectre qui vous apparaît dans les cachots d'Olmütz... Voulez-vous connaître son histoire?... C'était, comme vous, jadis, un jeune et brillant cavalier ; il aimait une belle et vertueuse demoiselle de ce pays, et il en était aimé. L'ambition d'un père les sépara pour jeter la jeune fille dans les bras d'un époux étranger, illustre par son nom et par ses alliances, ruiné par ses désordres. Ce grand seigneur vendait son nom pour de l'or, quoiqu'il sût bien, l'infâme ! que cette infortunée, qui se livrait à lui par contrainte, avait donné son âme et son cœur à une autre. Elle mourut de douleur, mêlant au monde un fils, que devant son confesseur et deux notaires convoqués à cet effet, elle déclara être le fruit de son premier, de son unique amour. Le jeune cavalier, lui, fut mis aux fers comme un vil criminel. Après dix ans de captivité, il s'évada par un miracle ; mais, comme il venait de toucher le sol de la Belgique, sa patrie, des soldats le saisirent, au mépris de toutes les lois, lui appliquèrent un masque sur le visage, et il fut replongé vivant, dans cet affreux tombeau, payé d'ossements humains, que l'on appelle la forteresse d'Olmütz. Dix ans plus tard, le hasard, ou plutôt la Providence, vous conduisant par la main sous les sombres voûtes qu'il habitait, vous le montra pâle et défiguré, tendant vers vous ses bras meurtris par les chaînes, et vous avez passé outre en disant : « Cet homme

est un fou. » N'avez-vous donc rien éprouvé à son aspect ? Ses sanglots, ses cris, ses yeux qui flamboyoyaient, la convulsion qui le saisit à la gorge en entendant prononcer votre nom, rien, rien ne vous a-t-il donc révélé que ce malheureux était votre père ?...

LE BARON. Mon père ?.. Non ! car si cela était... La preuve, donnez-m'en la preuve.

AGNESESSENS. Cette lettre ! elle est écrite avec le sang du martyr !.. Cette lettre, elle me défendait de vous rien découvrir avant que la tombe eût reçu la victime du comte de Terzki... Quant à la déclaration de la comtesse, elle vous sera remise par le pieux confesseur dont vous pouvez lire ici le nom,

LE BARON. Mon père !.. Oh ! le sauver ! le sauver !..

AGNESESSENS. Ne vous ai-je pas dit qu'il est mort ?

LE BARON. Mort !

AGNESESSENS. Oui, de ses longues souffrances, de son isolement, et plus encore peut-être du chagrin de savoir que son fils servait ses bourreaux contre son pays. Oui, c'est vous qui avez tué votre père !

LE BARON. Non !

AGNESESSENS. Ce qu'il vous a crié du fond de son cachot, il vous le répète sous les plis de son linceul : Rodolphe, vous êtes Belge ! vous êtes mon fils ! Ne soyez pas doublement parricide ! Ne trempez pas vos mains dans le sang de la Belgique, car elle est votre mère !

LE BARON. Mon pays ! mon pays ! Oh ! je le défendrai. *(La nuit est venue. La porte du fond s'ouvre brusquement, le colonel Falk paraît, accompagné de soldats portant des torches allumées.)*

AGNESESSENS. Adieu, monsieur le baron de Neudorf !

PIN DU SIXIÈME TABLEAU.

SEPTIÈME TABLEAU.

Place de la **STEEN-PORT**, ainsi qu'elle était alors, avec sa fontaine et le sombre bâtiment appelé la **PORT** de **PIKRE**, lequel servait de prison. Devant l'une des fenêtres, garnies de barreaux, est appliqué un volet de bois neuf, espèce de soupirail laissant pénétrer le jour par en haut.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERTRUDE, *affaissée sur un banc de pierre ;*
MARIE, *à genoux, près de la prison.*

MARIE. Mon père ! mon pauvre père ! vous devez vous dire, sans doute, que votre femme, que votre fille chérie sont ici au pied de votre prison... Depuis huit mois que vous êtes privé de votre liberté, chaque jour, aux premières lueurs

du matin, vos regards nous retrouvaient à cette même place, et derrière ces barreaux, nous vous apercevions.

GERTRUDE. C'était une joie dans notre douleur. Aujourd'hui, elle nous est enlevée : cette planche mise là, devant cette fenêtre, nous cache l'un à l'autre... Les cruels ! *(Marie accourt auprès de sa mère.)*

MARIE. Par ce soupirail avare, ils laissent tom-

ber, d'en haut; un peu de jour; mais ils savent bien que, dans votre cachot, la lumière et la vie venaient d'en bas, où votre fille vous souriait.

GERTRUDE. Huit mois! et n'avoir jamais pu obtenir la permission de l'embrasser! toujours repoussées sans pitié!... (*Elle pleure, en se cachant le visage dans les mains.*)

MARIE. Que Dieu ne m'abandonne pas! à présent que ma pauvre mère est malade de chagrin, si je perds mes forces, qu'allons-nous devenir?

GERTRUDE. Je lui avais bien prédit que ce malheur nous arriverait.

MARIE, à part. Mon Dieu! être jeune, voir ta vie vous sourire, aimer, compter sur un bonheur promis... et tomber, en un jour, dans cet abîme de misère!

GERTRUDE, se levant avec agitation. Il faut recommencer nos démarches, il faut... mais où aller?

MARIE. Le gouverneur refuse de nous recevoir.

GERTRUDE. Ton pauvre père devra-t-il donc passer dans un cachot les derniers jours qui lui restent!... (*A part, avec effroi.*) Ou bien, comme cela m'est apparu dans un rêve... l'échafaud!... Ah! je n'ose pas y penser, c'est affreux! c'est affreux!

MARIE, qui, pendant ce temps, était plongée dans sa pensée. Le baron de Neudorf... il est à Vienne. Le jour où l'on a arrêté mon père, il est parti, lui qui avait exigé de moi un serment!... J'ai obéi. Tout ce qu'il m'a fait jurer pour le salut de mon père, je l'ai accompli! Qu'il vienne donc le sauver! Que ce soit parce qu'il m'aime, parce qu'il veut me perdre, qu'importe! pourvu qu'il me rende mon père!

GERTRUDE, au pied de la prison. Ah! si ma voix pouvait monter jusqu'à vous!

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN CAPITAINE avec des SOLDATS.

LE CAPITAINE, à Gertrude. Pourquoi observez-vous cette fenêtre?... c'est défendu, passez votre chemin... allons, un peu plus vite! (*Marie a couru auprès de sa mère, et sort avec elle, repoussée par les soldats. Le capitaine regarde la fenêtre masquée comme pour s'assurer que toute communication avec le dehors est impossible, puis il continue sa route.*)

SCÈNE III.

NICOLAS, THÉRÈSE, DESMET ET DEPUTTE.

NICOLAS, paraissant le premier, avec précaution, après s'être assuré du départ des soldats. Avancez, ils sont partis!... Le voyez-vous, à présent, ce volet qu'ils ont placé?

DESMET, à Deputte. C'est vrai.

NICOLAS. Deputte ne voulait pas le croire.

THÉRÈSE. Eh bien! c'est une indignité!

NICOLAS. Ça va ajouter à la tristesse des Bruxellois.

DESMET. Et nous sommes déjà dans la consternation, depuis qu'on a osé arrêter nos doyens.

THÉRÈSE. Oui, et qu'avez-vous fait pour eux?

DESMET. Nous avons refusé de voter un seul subside, avant que nos collègues fussent relâchés.

THÉRÈSE. Est-ce que cela suffit?

DESMET. Eh! que pourrions-nous? le gouverneur a fait élever, sur la Grande-Place, une double potence, garnie de dix pointes de fer, pour y pendre ceux qui feraient mine de bouger.

THÉRÈSE. Eh bien! on renverse la potence, on soulève le peuple, on s'arme, on se bat, on fait quelque chose!... Je ne vous comprends pas, moi... Est-ce que vous êtes des hommes?

DEPUTTE. Tout cela est inutile, je vous le répète encore. Le marquis fera mettre Agneessens en liberté. Il a déjà relâché Van Ypen.

NICOLAS. Eh! on l'avait arrêté exprès, pour avoir l'air ensuite d'être clément. Pauvre homme! elle lui a fait faire une maladie, la clémence autrichienne.

DEPUTTE. Je parierais qu'il ne sera fait aucun mal à Agneessens. Pourquoi le condamnerait-on? sur quel témoignage?

NICOLAS. Il paraît que Debruyen... vous savez bien, Debruyen... le boulangier?

THÉRÈSE. Qui est arrêté comme pillard?

NICOLAS. Oui... Eh bien! on dit que c'est lui qui sert de témoin contre Agneessens.

THÉRÈSE. Un homme à qui il a rendu service!

DESMET. Vraiment, Nicolas, vous savez cela?... On m'a assuré aussi que la requête adressée à l'empereur par les nations de Bruxelles, en faveur d'Agneessens, n'a pas quitté la chancellerie. Le marquis a défendu de l'envoyer.

THÉRÈSE. C'est donc un tigre, cet homme-là.

NICOLAS. Il n'y a qu'une chose qui me donne de l'espoir.

TOUS. Quoi donc? parlez.

NICOLAS. Dans ce moment, tout le clergé de Bruxelles se rend chez le gouverneur, le curé de Saint-Nicolas en tête; c'est lui qui parlera. Ils vont intercéder en faveur d'Agneessens. C'est beau, ça, hein? Quand tous les prêtres d'une ville viennent comme ça demander la liberté d'un prisonnier, on doit penser que c'est le bon Dieu qui le veut. Aussi, je vous dis, ça me donne de l'espoir.

DEPUTTE, joyeux. Il n'y a plus rien à craindre. DESMET, avec émotion. Nicolas! (*Il lui serre la main.*) Tenez... je... (*Il cherche à lui exprimer son contentement; les mots lui manquent; enfin il dit, en faisant passer Thérèse auprès de lui.*) Je vous donne ma fille.

* Thérèse, Desmet, Nicolas, Deputte.

NICOLAS. Thérèse !

DESMET, à sa fille. Et il faudra que tu veuilles.

THÉRÈSE. Moi, j'ai toujours voulu, seulement ça ne pressait pas.

DEPUTTE. Eh bien ! vous verrez que tout le monde finira par être heureux.

DESMET. Allons faire part de notre espérance à la femme d'Agneessens.

THÉRÈSE. Et à Marie.

DEPUTTE. J'aperçois Van Ypen.

DESMET, à Thérèse et à Nicolas. Allez en avant, nous vous rejoindrons.

NICOLAS. Bien. (A Thérèse.) Madame Nicolas.

THÉRÈSE. Venez, mon petit homme. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

JACQUES, VAN YPEN, DESMET ET DEPUTTE.

VAN YPEN, pâle et très ému. Mes amis, je vous cherche.

DESMET. Comme vous êtes pâle !

VAN YPEN. Ce matin, avant qu'on eût posé ce volet, j'ai passé par ici en tremblant, car je crains toujours que le marquis ne me fasse arrêter de nouveau. Agneessens m'a vu, sa figure était plus triste qu'à l'ordinaire, et il m'a fait signe qu'il allait avoir le tête tranchée.

DEPUTTE. Miséricorde !

DESMET. Mais c'est impossible ! le procès n'est pas fait.

JACQUES. N'a-t-on pas refusé aux doyens l'assistance d'un avocat ? le gouverneur ne voulait-il pas qu'ils fussent mis à la torture ?

DEPUTTE. A la torture !

JACQUES. Il n'a pu l'obtenir, Agneessens sera décapité.

DEPUTTE. Si cela est, je crois à toutes les horreurs, je ne vois plus que le mal partout. (A Desmet.) Et comme le disait votre fille, il faut nous armer, nous battre ; je me ferai tuer, moi, le premier.

JACQUES. Oui, sauvons le père de Marie.

VAN YPEN, les retenant. Inutile il y a des troues partout. Nous serons écrasés, et nous ne sauverons pas nos malheureux doyens.

DESMET. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Il faut aller trouver le gouverneur.

DEPUTTE. Lui accorder toutes les concessions, tous les subsides, tous les réglemens, pourvu qu'il nous donne la vie de nos amis.

JACQUES. Les prêtres y ont été, chez le gouverneur.

DESMET. Oui ! eh bien ?

JACQUES. Refusés, durement.

DESMET ET DEPUTTE. Des prêtres !

JACQUES. Dans un instant, l'un d'eux va se rendre auprès d'Agneessens pour le préparer à mourir.

VAN YPEN. Si mon pauvre Agneessens meurt sur

l'échafaud... je quitte Bruxelles, je me bannis moi-même.

JACQUES. Mon père !

VAN YPEN. Oui, tu viendras avec moi.

JACQUES, à part. Marie !

VAN YPEN. Mais nous irons trouver le gouverneur, je me jetterai à ses pieds, et, si je ne parviens pas à l'émouvoir, je lui dirai qu'il appelle sur l'Autriche l'exécration de la Belgique. Je lui dirai que s'il fait tomber la tête d'Agneessens, nous recueillirons le sable ensanglanté pour le transmettre dans nos familles, comme les reliques d'un martyr.

DESMET, apercevant Marie, qui vient d'entrer sans les voir se dirigeant vers la prison. Silence ! voici sa fille.

VAN YPEN. Chut ! qu'elle ne soupçonne rien ! pas un mot imprudent !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

JACQUES. Marie ! c'est vous !

MARIE. A chaque heure du jour je reviens sur cette place... tantôt, l'on m'en a chassée.

VAN YPEN. Mais, vous ne savez rien ?

MARIE. Quoi ? y a-t-il quelque chose ? parlez.

JACQUES, vivement. Rien, rien, nous espérons.

VAN YPEN. Nous allons chez le gouverneur lui faire toutes les concessions pour essayer de le fléchir.

MARIE. Que redoutez-vous donc ? vous me cachez un secret, je le vois.

JACQUES. Non, Marie.

DEPUTTE. Je n'ai pas le courage de la tromper. (Il fait quelques pas en s'essuyant les yeux.)

DESMET, bas à Van Ypen. Prenez donc garde,

MARIE, amenant Deputte vers elle. Vous pleurez !

DEPUTTE. Moi ! du tout. Comme Jacques vous le disait, nous espérons... nous espérons beaucoup.

VAN YPEN. D'autant que l'empereur aura donné ses instructions au baron de Neudorf, qui est revenu.

MARIE. Revenu !... le baron de Neudorf est revenu ?

VAN YPEN. Ce matin.

JACQUES, à part, regardant Marie. Quelle agitation !

MARIE, à part. Lui, qui m'offrait d'acheter le salut de mon père... Mon Dieu ! devant quel abîme me placez-vous ?

DEPUTTE. Ainsi, nous allons à l'hôtel du gouverneur. Rentrez, Marie, Jacques va vous reconduire.

JACQUES. Oui, oui.

DESMET, à ses amis. Vite.

VAN YPEN, en sortant. J'ai le cœur brisé.

DEPUTTE. Quel malheur !

* Jacques, Marie, Van Ypen, Deputte, Desmet.

SCENE VI.

JACQUES, MARIE.

MARIE, à part. Ma résolution est prise.

JACQUES. Venez, Marie.

MARIE, d'un ton déterminé. Jacques, il faut que vous me quittiez ici.

JACQUES. Vous quitter, Marie! que voulez-vous dire?

MARIE, à part. Oui, s'il me voyait avec Jacques, plus rien à espérer de lui.

JACQUES. En êtes-vous venue là, que vous craigniez de vous montrer avec moi?

MARIE, fiévreusement. Jacques, vous pouvez me dire les choses les plus tristes, les plus poignantes... dans ce moment, je n'y répondrai pas, voyez-vous, car c'est à peine si je comprends ce que vous me dites... j'ai des vertiges.

JACQUES. Mais pourquoi faut-il que je vous quitte? Allez-vous me désoler encore? Lorsque je fus blessé dans ce duel, lorsque j'allais, le soir, depuis que votre père est emprisonné, vous rendre un peu de courage et de confiance, vous paraissiez revenir à moi, vous paraissiez ne plus me défendre d'espérer...

MARIE, avec une sorte de délire. Eh bien! maintenant, nous sommes séparés pour jamais; oubliez que vous m'avez aimée, car vous m'aurez aimée en vain. Je vous dis adieu, Jacques, je vous dis adieu pour toujours.

JACQUES. Où allez-vous?

MARIE. Ne me demandez rien!

JACQUES, à part. Mon Dieu!

MARIE, se parlant à elle-même, très agitée. Peut-être aura-t-il pitié de moi! Oui, mes larmes suffiront, il sauvera mon père sans exiger...

JACQUES. Marie! Marie! écoutez-moi. La pensée qui me vient est affreuse, car jusqu'à présent j'ai cru en vous comme en la sainte Vierge, votre patronne. Cette pensée... chassez-la d'un seul mot, dites-moi si vous m'aimez?

MARIE, à part. O mon Dieu! si je l'aime!

JACQUES. Répondez!

MARIE. J'ai froid, j'ai la fièvre.

JACQUES. Mais ce n'est pas me répondre... Faut-il donc que je vous dise ma pensée? Eh bien!... vous me fuyez parce que le baron de Neudorf est revenu.

MARIE, machinalement. Oui.

JACQUES, avec force. Vous l'avouez!... (Un religieux parait et se dirige vers la prison.)

MARIE, avec terreur. Ah! un religieux qui se rend à la prison de mon père! (À Jacques.) Adieu! ne me suivez pas. Marie est perdue pour vous... (Elle sort.)

JACQUES. Marie! oh! maintenant, je peux suivre mon père dans l'exil.

FIN DU SEPTIÈME TABLEAU.

HUITIÈME TABLEAU.

La salle du conseil de Brabant, à la Chancellerie.

SCENE PREMIERE.

LE CHANCELIER ET LES CONSEILLERS, *siégeant comme tribunal criminel*; LE GREFFIER, *debout devant une table séparée*; AGNEESSENS, *sur une sellette; en arrière*, UN RELIGIEUX, *tenant un crucifix; et plus loin*, DEBROYN ET QUATRE AUTRES CONDAMNÉS, *entourés de soldats*.

(Au lever du rideau, le greffier termine la lecture de la sentence d'Agneessens.)

LE GREFFIER, lisant. « Pour ce et autres excès « repris au procès, déclare que le prisonnier est « confisqué de corps et de biens, le condamne à « être mené sur un échafaud au marché de cette « ville, pour y être puni par le glaive jusqu'à ce « que mort s'en suive.

« Fait en la ville de Bruxelles, le 19 septembre « 1719. »

AGNEESSENS, se levant. Le conseil persiste-t-il dans cette iniquité?

LE CHANCELIER. Oui, la cour vous condamne à

mourir et nous ne pouvons vous donner la moindre consolation.

AGNEESSENS. Patience en Dieu! J'ai été conduit ici, les mains liées derrière le dos, placé sur une charrette comme un vil criminel, confondu avec des pillards et des incendiaires... à qui Dieu pardonne, puisqu'ils vont expier leurs fautes par la mort... Je me vois condamné sans qu'il m'ait été permis de me défendre. Les portes de ce tribunal sont fermées au peuple, afin qu'il n'entende pas mes protestations... J'ai écouté la lecture de ma sentence, et je ne sais pas encore de quel crime on m'accuse.

LE CHANCELIER. Nierez-vous d'avoir refusé de prêter serment sur le règlement de 1700.

AGNEESSENS. Monsieur le conseiller Bauwens, vous êtes venu m'offrir huit mille florins pour que je fisse le nouveau serment. Je répondis que mon âme n'était à acheter pour aucun bien de ce monde.

LE CHANCELIER. La cour vous tient pour convaincu d'être très suspect, d'avoir dit que les

Bourgeois ne quitteraient pas leurs armes, sans avoir obtenu de faire l'ancien serment.

AGNESSENS. Cela est faux ! Vous n'en avez jamais pu produire de témoins, vous ne pourrez en produire de toute éternité. Et vous prononcez ma condamnation !.. Patience en Dieu !

LE CHANCELIER. Vous avez été le principal promoteur des exigences des doyens et des troubles qu'elles ont provoqués.

AGNESSENS. Cela est faux ! Est-ce pour cela que je dois mourir ?.. Patience en Dieu !

LE CHANCELIER. Le peuple a été poussé par vous au pillage, pour obtenir des nouvelles concessions.

AGNESSENS. Tout cela est faux ! Je proteste de toutes les forces de mon âme ! Monsieur le chancelier, j'ai exposé ma vie pour sauver votre maison, mon sang doit-il racheter ce service ?.. (Se tournant vers les autres condamnés.) Enfants ! nous allons tous comparaitre devant le Dieu vivant, dites-le, vous ai-je jamais poussés au pillage ?

LES CONDAMNÉS, se levant, avec énergie. Non ! non !

LE CHANCELIER. Voilà celui qui vous accuse.

AGNESSENS. Vous, Debruyne ! Parlez, n'ai-je pas tenté de vous ramener à la raison et au devoir ? Est-ce vous qui m'accusez ?

DEBRUYNE. Oui, je vous ai accusé faussement ; oui, j'ai menti, entraîné par des perfides insinuations. Le conseiller Fiscal ne s'est pas borné à me promettre la vie et la liberté, il m'a donné l'assurance d'un bon office, si je vous accusais, et j'ai chargé l'innocent... Honte et malédiction sur vous et sur moi !

LE CHANCELIER. Qu'on le force à se taire !

AGNESSENS. Pardonnez-leur, Seigneur Dieu ! ils ne savent ce qu'ils font.

LE CHANCELIER. Songez que vous êtes devant vos juges.

AGNESSENS, prenant le crucifix des mains de son confesseur. Voilà l'image de mon juge et de tous les juges de la terre ! Vous viendrez un jour avec moi devant son tribunal céleste, et nous verrons alors si vous m'avez bien condamné.

LE CHANCELIER. Greffier, faites signer la sentence au condamné François Agneessens.

AGNESSENS. Signer ma condamnation ! je n'ai commis aucun crime, je le déclare sur mon âme que j'ai à sauver sur cette terre, et que pour rien au monde je ne voudrais perdre ; sur mon âme qui ne sert qu'un Dieu et non les puissants de la terre. Non, je ne signerai pas. Ma mort est peu de chose et j'entrevois la récompense qui m'attend là-haut.

LE CHANCELIER. Demandez alors pardon à la justice.

AGNESSENS. Jamais ! je meurs innocent ! Que ma mort expie mes péchés et puisse être utile à

mon pays... (Les conseillers se lèvent, forment un groupe et causent entre eux avec agitation. Le chancelier s'approche du greffier et lui dicte à voix basse un message. Les soldats conduisent les condamnés au fond de la salle.)

LE RELIGIEUX. Au moment de paraître devant Dieu, n'avez-vous rien à vous reprocher ?

AGNESSENS. Non, mon père, mon âme est plus tranquille en ce moment cruel que celle de mes juges... (Quelques-uns des conseillers sortent précipitamment dans le plus grand trouble.) Je vais mourir, les yeux fixés sur les marches de l'Hôtel-de-Ville, où j'ai monté si souvent pour le service de mes concitoyens, et j'emporte dans la tombe l'espoir qu'un jour Dieu ne permettra plus qu'un peuple soit la propriété d'une nation étrangère.

LE RELIGIEUX. Jetez les yeux sur le Christ. Rappelez-vous que lui-même est mort quoiqu'il fût innocent. J'espère que dans le ciel vous hériterez d'une place auprès de lui.

AGNESSENS, s'agenouillant. Seigneur ! ayez pour ma pauvre âme la miséricorde que vous eûtes pour celles d'Abel et des autres justes tués innocemment !.. Mon Dieu ! écoutez la prière d'un vieillard qui meurt pour sa patrie, veillez sur sa femme et sur ses enfants qui n'ont plus d'autre protecteur que vous !.. (Se relevant avec courage.) Allons ! (Il marche vers les autres condamnés, Debruyne se jette à genoux, Agneessens le relève et lui ouvre ses bras, puis jetant un dernier regard sur le chancelier il sort accompagné du prêtre qui lui montre le Christ.)

SCÈNE II.

LE GREFFIER, LE CHANCELIER.

LE CHANCELIER. Aucun message du gouverneur ! Il m'a pourtant assuré qu'il enverrait cet édit. Dieu veuille qu'il arrive, car je crains bien que nous n'ayons condamné un innocent.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE BARON, FALK.

LE BARON, entrant vivement. Le marquis de Prié ? il doit être ici.

LE CHANCELIER. Non, monsieur le baron.

LE BARON. Et Agneessens ?

LE CHANCELIER. On l'emmena à l'instant.

LE BARON. Oh ! il faut que je voie le gouverneur !.. (Il fait quelques pas pour sortir, puis s'arrête.) Mais il m'a fait dire de l'attendre ici... Colonel, courez, qu'on le prévienne, qu'on le supplie de venir, de venir sans retard, ou qu'il me laisse arriver jusqu'à lui. Allez... (Falk sort.)

LE CHANCELIER. Son excellence expédie sans doute l'acte de grâce ?

LE BARON. Comment savez-vous ?..

LE CHANCELIER. Il m'a chargé de faire répandre dans le peuple le bruit...

LE BARON, *vivement*. Qu'il serait fait grâce?

LE CHANCELIER. Oui, monsieur le baron... sans doute on apportera l'édit lorsqu'Agneessens sera au pied de l'échafaud, et je vais envoyer un ordre pour que l'on gagne du temps. *(Il sort avec le greffier.)*

LE BARON, *à lui-même*. Pourquoi alors refuser de me recevoir?... *(Il marche à grands pas ; très agité.)* Ne ferait-il croire à cette grâce que pour prévenir une tentative de délivrance? Oui, oui, je le crois capable de tout.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARIE. *Elle entre et jette un cri de joie en apercevant le baron.*

LE BARON. Marie!

MARIE. Je vous trouve enfin!.. Mon père!.. que deviendra mon père?

LE BARON, *à part*. Mon Dieu! que lui dire?..

MARIE. Grâce au ciel! ils ont eu pitié!.. Ma jeunesse... mes larmes... ils m'ont laissé, malgré la défense, pénétrer jusqu'ici... car, aussitôt que j'ai vu votre arrivée, j'ai couru... Monsieur le baron, je vous ai écrit à Vienne... Vous n'avez donc pas reçu mes lettres?

LE BARON. J'étais déjà parti sans doute.

MARIE. Comme vous me l'aviez prédit, ils l'ont jeté en prison, et, depuis huit mois, ma vie est une angoisse continuelle. Aujourd'hui, tous ces soldats dont les rues sont bordées, ces préparatifs... on va donc enfin commencer son procès!

LE BARON, *à part*. Malheureuse!.. Elle ignore tout encore!

MARIE. Soixante ans de vertu doivent le faire absoudre; son innocence suffira pour le défendre, et si ses juges avaient l'iniquité de le condamner... Mais cela ne sera pas, vous me l'avez dit, vous pouvez le sauver.

LE BARON, *à part*. Si elle savait que dans ce moment...

MARIE. Mais vous ne m'écoutez pas, vous êtes préoccupé d'une autre pensée...

LE BARON. Non, non, j'écoute... j'attends... *(A part.)* Cette position est horrible.

MARIE. Je viens réclamer l'exécution de votre promesse, car moi j'ai tenu celle que je vous avais faite, j'ai rompu mon mariage.

LE BARON, *à part*. Quelle expiation?

MARIE. J'ai sacrifié mon amour, et je viens vous dire que je suis prête à donner ma vie pour sauver mon père.

LE BARON. Taisez-vous! taisez-vous! ne me rappelez pas combien je fus coupable. Ouf, je l'avoue à ma honte, votre fatale beauté avait égaré ma

raison; oui, j'aurais été capable de mettre un prix infâme à mes services. Rassurez-vous! quelques mois m'ont bien changé. La majesté d'un père, protestant de son innocence du fond de son cachot, me pénètre aujourd'hui de terreur et de pitié.

MARIE. Ah! je savais bien que Dieu vous inspirerait quelque bonne pensée.

LE BARON. Ce brusque voyage en Allomagne, savez-vous pourquoi je l'ai entrepris? j'ai été me jeter aux pieds de l'empereur pour demander la grâce de votre père.

MARIE. Ah! Et l'empereur?

LE BARON. A répondu qu'il laissait au marquis de Prié le droit de punir ou d'user de clémence.

MARIE. Courons chez le gouverneur.

LE BARON. Je l'ai fait en arrivant.

MARIE. Et... quelle réponse?

LE BARON. Il a dit qu'il réfléchirait.

MARIE. Oh! il faut le presser, le supplier encore, puisque c'est lui, lui seul...

LE BARON. Je l'ai tenté ce matin, mais il se tient enfermé dans son palais.

MARIE. Pour vous aussi?

LE BARON. Il m'a fait dire de l'attendre ici, à la Chancellerie, et pendant ce temps!..

MARIE. Eh bien! il faut l'attendre jusqu'à ce soir, jusqu'à demain.

LE BARON. Demain! Il sera trop tard.

MARIE. Trop tard?

LE BARON. Qu'ai-je dit!

MARIE. Trop tard! oh! ma tête me brûle! trop tard! mais le jugement... le jugement?

LE BARON. Il est rendu!

MARIE. Et ils l'ont condamné? je veux le savoir, je veux le savoir.

LE BARON. Ne m'interrogez pas.

MARIE. Ah! quelle pensée! ces soldats, ces apprêts... mais, non, c'est impossible! il y a l'appel devant le conseil de l'empereur, il y a un sursis qu'on ne refuse à personne... répondez-moi donc, je veux savoir la vérité, la vérité tout entière.

FALE, *entrant*. Son excellence M. le gouverneur est prêt à vous recevoir.

MARIE. Venez! venez!.. *(Roulement de tambour au dehors.)* Quel est ce bruit?

FALE. Il annonce que le doyen Agneessens vient de subir la peine capitale... *(Marie jette un cri déchirant et tombe par terre.)*

LE BARON. Sortez! sortez!

FALE. Dirai-je à son excellence que M. le Baron va venir?

LE BARON, *jetant son épée*. Vous direz à son excellence que je ne suis plus au service de l'Autriche.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

ÉPILOGUE

NEUVIÈME TABLEAU.

Une chambre nue et misérable, faiblement éclairée par une lampe.

SCENE PREMIERE.

MARIE, travaille sur un carreau à fuseaux, servant à faire de la dentelle; **GERTRUDE**, assoupie dans un fauteuil. Le vent ouvre brusquement la fenêtre. Marie, sur la pointe du pied, va la refermer, et revient auprès de sa mère, qui fait un mouvement.

MARIE. J'ai cru que vous dormiez, ma mère?

GERTRUDE, restant assise. En effet, je me suis assoupie. Je viens encore de faire ce même rêve qui, depuis six ans, m'a troublée tant de fois. Nous conduisions ensemble mon pauvre Agnès-sens chez le gouverneur, qui l'avait appelé; en chemin, je cherchais à le retenir, comme le jour où il fut attiré dans ce piège... Ah! s'il avait voulu me croire alors, nous n'aurions pas à le pleurer depuis six ans.

MARIE. Dieu frappe ceux qu'il aime, ma mère; soumettons-nous à sa volonté, la religion l'ordonne.

GERTRUDE. Tu me caches tes tristesses pour me donner des consolations.

MARIE. Depuis six ans nous pleurons ensemble. Rappelez-vous les paroles de mon père au confesseur qui l'assista dans ses derniers moments, et que ce religieux est venu souvent nous répéter : « Dites à ma femme et à mes enfants que je les supplie de supporter chrétiennement l'affliction qu'ils reçoivent, qu'ils songent que j'étais arrivé à la fin de ma carrière, et que, chaque jour, Dieu pouvait venir me chercher. Il veut que je meure pour mon pays : adorons-le dans ses décrets. »

GERTRUDE. Mort sur l'échafaud!

MARIE. Mais il vivra éternellement, ma mère, dans le souvenir du peuple, qui l'a surnommé : le Martyr de la patrie! mais son précieux sang, recueilli dans des reliquaires, passera, comme sa mémoire, de génération en génération, parmi ses concitoyens; mais son corps repose en terre sainte, dans l'église de la Chapelle, où chaque jour le peuple va se prosterner sur la pierre qui le recouvre; mais Dieu, dans sa justice, a frappé d'une maladie mortelle le marquis de Prié, au moment où il osait proposer au conseil le sacrilège d'une exhumation.

GERTRUDE. Mon Dieu! je suis résignée à vos volontés.

MARIE, lui prenant les mains. Vous avez froid.

GERTRUDE. Non.

MARIE. Je le sens, votre main est glacée. Nous n'avons pas de feu, et le vent pénètre dans cette chambre. Allez dans votre lit, ma mère, il est bientôt dix heures.

GERTRUDE. Mais toi?

MARIE. Dans un instant.

GERTRUDE. Tu vas travailler encore toute la nuit, comme hier.

MARIE. Il faut que je finisse cette pièce de dentelle. Thérèse est certaine de pouvoir la vendre.

GERTRUDE. Te tuer par des veilles?... brûler tes yeux à cette lampe?... pour moi!

MARIE. Oh! ne m'affligez pas.

GERTRUDE. Pourquoi, mon Dieu, ne suis-je pas morte?

MARIE. Pour que je ne reste pas seule sur la terre.

GERTRUDE. Ma pauvre enfant! c'est pour toi que l'existence est cruelle! Moi, du moins, avant que Dieu nous eût envoyé cette lourde croix, j'ai eu trente ans de bonheur avec celui qui m'avait choisie pour compagne! Mais toi, tu n'as connu que l'espérance et les regrets!

MARIE, à part. Oui!

GERTRUDE. La perte de ton père revient souvent dans nos tristes entretiens; mais il y a pour toi une autre peine encore, il y a un nom... qui est toujours sur nos lèvres, et que jamais nous ne prononçons depuis qu'on nous a appris la triste nouvelle... Marie, ne te détourne pas pour pleurer... (Marie, en sanglotant, se jette dans les bras de sa mère.) Ma pauvre fille! le Ciel te réservait encore ce dernier chagrin... Du courage! essie tes larmes, je t'en prie, elles vont affaiblir encore la vue, et puisque tu veux travailler...

MARIE. Oui, vous m'y faites songer; voilà bien du temps que je perds; mais, je vous en prie, ma mère, allez vous reposer.

GERTRUDE. Laisse-moi auprès de toi.

MARIE. Non, allez! si vous ne voulez que je ne pleure plus.

GERTRUDE. Tu l'exiges, aide-moi donc à me lever...

MARIE. Donnez-moi d'abord votre bénédiction...

GERTRUDE, imposant la main à Marie agenouil-

Ido. Seigneur, que la bénédiction descende avec la mienné sur ma fille!

MARIE. Venez.

GERTRUDE, *marchant appuyée sur Marie.* Ah ! le bon Dieu devrait bien me faire la grâce de me laisser mourir.

MARIE. Ne dites pas cela, ne dites pas cela...

SCÈNE II.

THERÈSE, *entrant*; puis MARIE.

THERÈSE. Tiens ! personne !.. Marie est sans doute auprès de sa mère... Elle va venir... Qu'il fait froid ici !.. Pauvre amie ! quelle existence ! il n'y a jamais que moi et mon mari Nicolas, qui apportons ici un peu de gâté, et encore, nous nous en allons avec une tristesse...

MARIE, *revenant.* C'est toi, Thérèse ?

THERÈSE. Un peu tard, n'est-ce pas ? j'ai été retenue à la maison. Nicolas avait un air de mystère... je suis restée exprès, parce qu'il voulait être seul ; enfin, je saurai bien ce que c'est, il va venir me chercher. Je t'apporte le prix de tes dentelles, on me les a payées une couronne l'aune... *(Elle met l'argent sur la table.)*

MARIE. Tant que cela ! Comment fais-tu donc ? c'est à peine si j'obtiens la moitié de ce prix-là.

THERÈSE. Tu ne sais pas t'y prendre.

MARIE, *lui serrant la main.* Thérèse, je crois que tu me trompes !

THERÈSE, *se dégageant.* Fi ! que c'est vilain de suspecter ma bonne foi !.. *(Montrant le carreau.)* Tu sais que cette dentelle-ci est pour moi, je te l'achète.

MARIE. Non, je ne le veux pas !

THERÈSE. Tiens ! ne vas-tu pas m'empêcher de me faire belle... D'ailleurs, je puis bien me donner cela, mon mari gagne de l'argent. Ce brave Nicolas, dire qu'il s'est fait tailleur par amour, sans compter qu'il a toujours sa place de valet-de-chambre, tu sais ? Ah ! il me fait bien rire, va, quand il brosse gravement les petits habits de son maître. Enfin, tu ne saurais croire combien je suis heureuse !..

MARIE, *avec un soupir mélancolique.* Tant mieux !

THERÈSE. Oh ! pardon ! je m'en veux de t'avoir dit cela, à toi qui l'es si peu.

MARIE. Je me réjouis du bonheur de mes amis, crois-le bien.

THERÈSE. Ma pauvre Marie !.. Tu n'as plus rien entendu dire au sujet de Jacques ? Es-tu bien sûre qu'il soit marié ?

MARIE. C'est ton père qui m'a appris ce mariage, et qui le savait positivement... Mon Dieu, il a bien fait !.. un homme a besoin d'une compagne, et moi je lui ai ôté tout espoir, le jour où,

folle de douleur, j'ai couru chez le baron de Neudorf... C'est la dernière fois que j'ai vu Jacques. Il est parti, le lendemain, avec son père, qui s'exilait volontairement. Six ans de séparation effacent bien des rêves ! Il a pu se marier, je n'ai aucun reproche à lui faire.

THERÈSE. Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, c'est que le baron de Neudorf ait disparu aussi.

MARIE. Ne me rappelle jamais ce nom.

THERÈSE. Tu as raison... d'ailleurs j'entends Nicolas.

SCÈNE III.

LES MÊMES, NICOLAS.

NICOLAS. Bonsoir, mam'selle Marie !.. bonsoir, petite femme !

THERÈSE. Voyez ce linge de cou, comme il est mis.

NICOLAS. C'est le petit Nicolas... Vous savez, mam'selle Marie, le petit Nicolas, mon héritier présomptif... J'ai été l'embrasser dans sa couchette, avant de sortir, et il m'a un peu chiffonné. Dieu ! que c'est gentil d'avoir un petit Manneken-Pis vivant... de ma façon ! Quelquefois, pour m'amuser, je lui mets les habits brodés de l'autre, à l'insu du gouvernement.

THERÈSE. Ah ça ! d'où viens-tu ?

NICOLAS. Ah ! ah ! voilà.

THERÈSE. Encore ton air mystérieux. Il y a donc quelque chose ?

NICOLAS. Ça se pourrait bien.

THERÈSE. Et tu ne me l'as pas dit ?

NICOLAS. Parce que les femmes ne savent pas se taire.

THERÈSE. Hein ?

NICOLAS. Pardon, mam'selle Marie, ça ne s'adresse qu'à madame Nicolas... Elle a des qualités, beaucoup de qualités ; mais pour la parole... *(Il fait le geste de tourner la manivelle.)* c'est un petit moulin.

THERÈSE. Par exemple ! a-t-on jamais entendu pareille chose ? dire que je ne sais par garder un secret ! Apprenez, monsieur Nicolas, que je saurai très bien me taire quand j'aurai quelque chose à vous cacher... *(Elle parle avec beaucoup de volubilité. Nicolas reprend son geste de manivelle. Thérèse lui donne un soufflet.)*

NICOLAS, *enchanté.* Oh ! que tu es gentille, va !.. *(Il l'embrasse.)*

THERÈSE. A la bonne heure ! Et tu vas me dire à l'instant...

NICOLAS. C'est que, vois-tu, c'est un mystère, une surprise pour mademoiselle Marie. Il s'agit d'une visite que l'on n'attend pas, mais que l'on désire, j'en suis sûr... *(La porte s'ouvre, Jacques paraît doucement, il regarde Marie avec émotion.)*

Nicolas poursuit.) Et tu l'aurais prévenue, ça aurait détraqué la surprise, on n'aurait pas pu se glisser ici sans être vu, et je n'aurais pas pu dire dans un moment donné : Mademoiselle Marie, retournez-vous !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JACQUES.

MARIE, *jetant un cri en l'apercevant.* Jacques !
JACQUES. Marie !

MARIE. Oh ! oh ! cette joie fait mal.

THÉRÈSE. Vous, à Bruxelles ?

NICOLAS. Voilà le mystère. Il m'avait instruit de son retour, et je devais l'amener ici ce soir.

JACQUES. Ma bonne Thérèse ! *(Il lui tend la main.)*

NICOLAS. Embrassez ma femme, je vous donne un permis... pour une fois.

THÉRÈSE, *tout bas à Jacques, pendant qu'il l'embrasse, et en lui montrant Marie par un mouvement d'yeux.* C'est pour tout le monde.

MARIE, *à part.* Dans ma joie de le revoir, j'oubliais qu'il est marié.

NICOLAS. Ah ça ! après une aussi longue absence, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire.

THÉRÈSE. Jacques peut très bien rester un moment encore auprès de toi... ta mère est là.

NICOLAS. Nous, nous parlons, parce que ma femme et moi nous avons l'habitude de nous coucher de bonne heure.

THÉRÈSE. Oui, nous jasons.

NICOLAS. Oui, nous jasons. Et aujourd'hui, que je suis joyeux, je me sens disposé à être très bavard.

THÉRÈSE. C'est bon, c'est bon ; nous verrons ça. Bonsoir, à demain... *(Marie et Jacques lui répondent par un signe affectueux.)*

SCÈNE V.

MARIE, JACQUES.

MARIE. Tous mes amis ne m'ont donc pas oubliée ?

JACQUES, *avec mélancolie.* Vous oublier ! non. Quoique éloigné de vous, quoique ayant dit adieu à toute espérance de bonheur sur la terre, j'ai emporté dans mon exil le souvenir de la douce compagnie de mon enfance. Et vous aussi, Marie, vous ne me refuserez pas, j'en suis sûre, l'affection d'une sœur, puisque c'est la seule que je puisse espérer de vous maintenant.

MARIE, *à part.* O mon Dieu !

JACQUES. Malgré ce qui nous sépare, ainsi que vous l'avez voulu, tous ceux qui partaient pour le pays que vous habitez, je les chargeais de s'informer de vous, de me rapporter de vos nouvelles,

et je me disais : Peut-être un jour je la reverrai. Ce jour est venu, Marie !

MARIE. Je le bénis, puisqu'il vous ramène enfin dans votre patrie. Et votre père, Jacques ?

JACQUES. Je travaillais pour lui, avec l'espoir que cet argent que je gagnais servirait peut-être à acquitter une dette sacrée. Marie, vous ne connaissez plus la misère, votre frère est devenu riche. Il exige que vous partagiez avec lui.

MARIE. Jacques ! oh ! vous n'avez pas voulu m'offenser, n'est-ce pas ?

JACQUES. Vous offenser ! moi !

MARIE. Ne me parlez donc pas ainsi, ma mère et moi nous n'avons besoin de rien. Mon travail nous suffit.

JACQUES. Marie ! *(Il jette tristement ses regards sur les murs de la chambre.)* Et que savez-vous si ce n'est pas une restitution que je fais à votre père ? qui vous dit que ce n'est pas une dette...

MARIE. Cela n'est pas, cela n'est pas ! Ah ! ne revenez jamais sur ce sujet, je vous en supplie. Parlons d'autre chose, dites-moi quel heureux événement vous ramène de votre exil ?

JACQUES. Il y a huit jours, Marie, je reçus un billet qui me disait : « Le marquis de Prié est mort. Marie-Elisabeth, la sœur de l'empereur, lui succède dans le gouvernement des Pays-Bas. « Le jour où elle fera son entrée à Bruxelles, que votre père et les doyens bannis ne manquent pas de se trouver sur son passage. Elle est femme, son cœur est bon, elle vous accordera pleine et entière amnistie. »

MARIE. Oh ! oui, oui, vous avez bien fait de revenir !

JACQUES. C'est pour mon père que je désire la fin de cet exil, car pour moi, qu'importe sur quel coin de la terre s'écoulera désormais ma vie.

MARIE. N'êtes-vous pas heureux ?

JACQUES. Heureux !

MARIE. Jacques ! des larmes dans vos yeux !

JACQUES, *cherchant à rassurer sa voix, que l'émotion avait affaiblie.* Marie, dans ce billet dont je vous parle, et qui ne portait pas de signature, je reconnus facilement la main qui, autrefois, m'avait écrit déjà pour me défendre de vous épouser. C'était l'écriture du baron de Neudorf.

MARIE. Du baron de Neudorf !

JACQUES. Il terminait en me disant qu'il désirait me voir, et je me laissai conduire auprès de lui. Marie, je vous demande pardon d'avance du chagrin que je vais vous causer. Le baron était mourant.

MARIE. Mourant ?

JACQUES. Il n'eut que le temps de me dire, en me tendant un papier : « Vous allez à Bruxelles. Remettez cette lettre à la fille d'Agneessens.

MARIE. A moi ?

JACQUES. Vous voyez si je vous suis fidèle et dévoué ; cette lettre... je vous l'apporte.

MARIE. Donnez... *(Elle lit.)* « La mort que j'aurais voulu recevoir sur un champ de bataille, je l'ai trouvée dans un duel contre un gentilhomme autrichien, qui avait osé, devant moi, insulter la Belgique, ma patrie, que j'ai le remords d'avoir persécutée sans la connaître. Pardonnez à un coupable repentant la part de malheur qui vous est venue de lui. Pardonnez-moi de vous avoir fait sacrifier votre amour pour Jacques, en mettant à ce prix la vie de votre père. »

JACQUES, *saissant la lettre et lisant.* « Vous avez toujours été pure, je le jure au lit de mort. O vous, qui êtes un ange de dévouement et d'innocence, priez ! priez pour moi !... » *(Tombant aux genoux de Marie.)* Oh ! grâce ! grâce pour mes soupçons !

MARIE. Jacques ! je ne vous en veux pas, c'est ma faute. J'aurais dû vous confier tout ; je n'ai pas pensé que ce fût nécessaire ; il me semblait que malgré les apparences, vous deviez toujours vous dire : Marie, me tromper, c'est impossible !

JACQUES. Oh ! ne doutez pas pour cela de mon amour. Au fond même de mes soupçons coupables, il en est une preuve, oui, car en vous croyant à un autre, je n'ai pas cessé de vous aimer.

MARIE. Oh ! ne me dites plus cela maintenant. JACQUES. La veille de ce mariage... dont on vous a parlé, n'est-ce pas ?

MARIE, *d'une voix faiblissante.* Oui, je sais que votre père vous choisit une femme.

JACQUES. La fille de l'un de ses compagnons d'exil. Je consentis à l'épouser, mais je lui fis connaître que votre souvenir était toujours là, plus vivant, plus adoré que jamais... et c'est pour cela que ce mariage n'eut pas lieu.

MARIE. Libre ! vous êtes libre !

JACQUES. L'ignorez-vous ?

MARIE, *chancelant.* Ah !

JACQUES, *la soutenant.* Libre ! et toujours fidèle. Marie, soyez à moi ! soyez ma femme !

MARIE. Mon père ! votre fille est heureuse !

LA VOIX DE GERTRUDE, *dans la chambre à côté.* Mariel qu'y a-t-il donc ?

JACQUES. Votre mère...

MARIE. Venez ! venez l'embrasser... *(Elle entraîne Jacques vers la chambre voisine en criant.)* Ma mère ! ma mère ! c'est Jacques qui est revenu !...

FIN DU NEUVIÈME TABLEAU.

CHANGEMENT

DIXIÈME TABLEAU.

La place de l'Hôtel-de-Ville.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent DESMET et THÉRÈSE, au bras de NICOLAS, PEUPLE.

NICOLAS. Nous serons très bien ici pour voir passer l'archiduchesse.

DESMET. Elle va se rendre à l'Hôtel-de-Ville.

THÉRÈSE. Nous l'avons vue entrer à Sainte-Gudule pour assister au *Te Deum*. Elle est arrivée dans un carrosse magnifique, et quand elle est sortie de l'église, elle a voulu traverser la ville à pied pour se montrer au peuple.

(Van Ypen paraît avec Jacques et les quatre doyens bannis. Desmet les rejoint.)

THÉRÈSE. Tiens, vois-tu, avec Van Ypen ? Ce sont les anciens doyens. Ils sont revenus de leur exil.

DESMET. C'est ici qu'il faut tomber aux pieds de l'archiduchesse.

VAN YPEN. Et nous obtiendrons grâce.

THÉRÈSE, à Nicolas. Il n'y a que le pauvre Agneessens !...

NICOLAS. Voilà le cortège !

(L'archiduchesse Marie-Élisabeth entre, marchant à côté du chancelier, au milieu d'un brillant entourage. Les doyens mettent un genou en terre.)

L'ARCHIDUCHESSSE. Relevez-vous, Messieurs. Ce qui peut le mieux gagner l'amour d'un peuple, c'est le bienfait d'une amnistie. Je n'ai accepté le gouvernement de ces provinces qu'après avoir obtenu l'édit de grâce qui vous rend votre patrie.

TOUS. Vive l'archiduchesse !

LE CHANCELIER, montrant à l'archiduchesse

Gertrude et Marie qui viennent d'entrer. Altesse, voici la femme et la fille d'Agneessens.

L'ARCHIDUCHESSSE, *s'avançant vers elles. Infortunées! le Ciel vous tiendra compte des larmes que vous avez versées. Mon cœur compatit à votre affliction. Comptez sur moi, ma protection vous est acquise comme mon estime. (Au peuple.) Un gouvernement paternel réparera tous vos maux. (Le peuple lui remet des pétitions.)*

JACQUES, *à part, aux doyens.* L'Autriche ne

se lavera pas d'avoir fait tomber la tête d'Agneessens; mais rappelons-nous la prédiction du martyr de la patrie : « Chaque peuple revendiquera un jour le droit que Dieu a donné à l'homme, celui de son indépendance et de sa liberté. »

L'ARCHIDUCHESSSE. A l'Hôtel-de-Ville, Messieurs.

LE PEUPLE. Vive l'archiduchesse ! vive Marie-Élisabeth ! *(La nuit est venue, l'Hôtel-de-Ville s'illumine brillamment. L'archiduchesse se remet en marche au bruit des trompettes, des timbales et des acclamations.)*

FIN.